

HORS-SÉRIE

# Viva Cité

LE JOURNAL DES QUARTIERS DE STRASBOURG

Du 15 juin au 30 juillet 2016 > n° 22 • 1,50 € • ISSN 2268-7602



## Dans la bulle des ados

Enquête auprès des collégiens  
de la métropole strasbourgeoise.



# Viva Cité

Centre universitaire  
d'enseignement  
du journalisme (CUEJ),  
Université de Strasbourg.

11 rue du Maréchal Juin  
CS 10068  
670406 Strasbourg  
Tél : 03 68 85 83 00  
<http://cuej.unistra.fr>  
<http://cuej.info>

**DIRECTRICE DE  
LA PUBLICATION :**  
Nicole Gauthier

**ENCADREMENT :**  
Pascal Bastien,  
Catherine Daudenhan,  
Aude Gambet, Daniel Muller,  
Stéphanie Peurière,  
Manuel Plantin

**RÉDACTRICE EN CHEF :**  
Juliette Buchez

**ICONOGRAPHIE :**  
Delphine Lahondé

**RÉALISATION :**  
Grégoire Alcalay, Shaza Almaddad,  
Kevin Baptista, Clélia Bénard,  
Marie Berthomé, Alexis Boisselier,  
Joris Bolomey, Sarah Bos,  
Clotilde Brunet, Juliette Buchez,  
Anthony Capra, Benoît Collet,  
Tamouna Dadiani, Alexis De Azevedo,  
Antoine Defives, Robin Droulez,  
Guilhem Dubernet, Clémence Dubois,  
Anthony Ducruet, Chloé Duval,  
Mélissa Genevois, Fanny Guiné,  
Anthony Halpern, Mélanie Kuszelewicz,  
Delphine Lahondé, Charlotte Lefetey,  
Pierre-Antoine Lefort, Arthur Lindon,  
Maxime Maréchal, Jordan Muzyczka,  
Olga Patapenka, Camille Pauvarel,  
Raphaëlle Perez, Léa Picard,  
Guillaume Reuge, Arnaud Richard,  
Paul Salin, Donovan Thiebaud,  
Carol Valade

**PHOTO DE UNE :**  
Clélia Bénard

**INFOGRAPHIE :**  
Clotilde Brunet, Antoine Defives,  
Charlotte Lefetey, Léa Picard

**MAQUETTE :**  
Daniel Muller

**IMPRESSION :**  
Imprimerie  
de l'Université  
de Strasbourg.

ISSN 2268-7602.

## En quête d'avenir 6

- Le brevet, diplôme secondaire ..... 6
- Le grand contournement ..... 8
- CPE : démineuse de conflit ..... 10
- J'aime pas l'école ..... 12
- Boussoles pour le monde du travail ..... 14

## En quête de sens 16

- Focus : Plus tard, je serai rockstar ..... 16
- Identité en poupées russes ..... 18
- Mercredi, c'est politique ..... 21
- Zappeurs d'info ..... 22
- Garde la pêche et parle moi mieux ..... 24

## En quête de connexions 26

- Portable, organe vital ..... 26
- Dans mon smartphone, j'ai mis... ..... 28
- Youtube : chaînes de vie ..... 30

## En quête de soi 32

- Mon ado : « un mystère » ..... 32
- Semaine A, semaine B ..... 33
- Cannabis, décollage au collège ..... 34
- Sports-études : tenir la distance ..... 36
- « La pilule c'est le lendemain » ..... 39

# Vélo, exo, dodo



*Environ 50 000 collégiens vivent dans les 28 communes de l'Eurométropole. Ils habitent au centre de Strasbourg ou dans les villages alentour. Une journée avec Roman et Jules.*

**7**h30. Ce matin, Roman n'a pas loupé le réveil. Aujourd'hui, le premier cours débute à 9h10 pour cet élève de 6<sup>e</sup> au collège Louise-Weiss de Neudorf. En général, c'est plutôt lever à 6h30, et école à 8 heures. La « course », confie sa mère. Au même moment, de l'autre côté de l'Eurométropole, à Lampertheim, Jules, en 3<sup>e</sup> au collège Paul-Emile-Victor de Mundolsheim, est déjà douché, habillé et prend tranquillement son petit-déjeuner à proximité des deux canaris jaunes. Célèbre pâte à tartiner, yaourt et thé, le collégien n'est pas pressé.

## **Cinq minutes à vélo, 40 en bus**

Le matin chez Roman, au Neuhof, c'est Luna la plus en forme. Le labrador de six mois observe, amusé, les habitudes de son jeune maître. Celui-ci sort du lit, quitte sa chambre et descend l'escalier pour prendre son déjeuner sur la table

en bois de la cuisine. « *Un bol de lait, avec des céréales quand il y en a* », décrit le collégien. Exit la cuisine, direction la salle de bain pour la toilette, puis la chambre pour enfiler ses habits de sport préparés la veille. Baskets aux pieds, un « *au revoir* » à sa mère et la porte d'entrée claque. Le bruit de ses pas résonne sur le gravier. Jules, lui, prend son vélo dans la remise et l'enfourche. Direction l'école. « *Il part à 7h45 et la sonnerie est à 7h50, détaille son père. C'est juste à temps, mais à vélo on y est très rapidement.* »

Roman aimerait bien habiter près de son établissement. « *Il y en a même ici qui se lèvent 30 minutes avant de venir en cours !* ». Pour lui, le départ se fait depuis la ligne 40, à 8h20. À cette heure-ci, il n'y a pas foule à l'arrêt Neuhof-Ganzau. Le trajet dure dix minutes. Comment s'occuper ? Les devoirs ? « *Pas pratique, ça bouge beaucoup.* » La solution : Geometry Lite, un jeu d'adresse sur smartphone.



**■ Quarante minutes de trajet, c'est long ! Pour s'occuper, Roman joue sur son smartphone.**

Le bus dépose le collégien à deux pas de l'arrêt Rodolphe-Reuss. Rupture de charge, Roman prend le tram. Là aussi, c'est plus clairsemé qu'avant 8 heures. « *Souvent, il n'y a pas de place et je reste debout.* » À ses pieds, son cartable. Certains jours, celui-ci lui fait mal au dos, surtout quand il doit prendre des affaires supplémentaires pour le >>>



>>> sport. Arrêt Jean-Jaurès, encore quelques mètres pour atteindre le collège et retrouver ses copains de classe. À peine a-t-il garé son vélo que Jules court en classe de français. À trois semaines du brevet, c'est la dernière ligne droite. « *Je n'ai pas peur* », explique-t-il. Il a eu des bonnes notes toute l'année et continue de faire ses devoirs consciencieusement malgré le soleil qui rayonne.

### Adaptation en 6<sup>e</sup>, brevet en 3<sup>e</sup>

Les deux heures de cours sont consacrées à la correction d'un exercice du brevet blanc sur l'argumentation. Les jeunes se mettent dans la peau d'un avocat et défendent un poilu accusé de mutinerie. La classe est attentive et participe. Au passage, cela permet de réviser un peu d'histoire. La matière, Jules l'apprécie, même si elle lui demande beaucoup de travail : « *J'ai un peu de mal à retenir les dates. J'ai plus de facilité pour les maths et la physique.* » Le point faible de Roman, en cursus bilingue, c'est la grammaire allemande. La journée commence dans la langue de Goethe. Au deuxième étage, dans la salle 26, concentration maximale sur les adjectifs possessifs *ihr* et *sein*. « *Mais je ne sais jamais quand les utiliser correctement* », se désespère le collégien.

9h45, c'est l'heure de la récréation. Jules bavarde avec ses camarades de classe. À 15 minutes près, c'est la même chose pour Roman. Dans les deux cas, les garçons restent de leur côté, les filles aussi. Lorsque la sonnerie retentit à nouveau, ils retournent en cours. Sport au programme pour le sixième. Les élèves doivent enlever leurs chaussures. Les derniers modèles de la marque à la virgule et celle aux trois bandes sont relégués au bord des tapis pour le cours d'acrogym. Pour le troisième, c'est maths.



Photos Guilhem Dubernet et Jordán Muzyczka / Cuej

■ **La journée des collégiens est bien remplie. Du lever au coucher, peu de temps libre et beaucoup d'activités.**

Jules reste concentré malgré les bavardages, il planche sur un exercice de géométrie. Les deux garçons ont un point commun, malgré la distance qui les sépare: tous deux sont d'un naturel calme et sérieux. Roman a classe jusqu'à 13 heures; Jules termine à 11 heures.

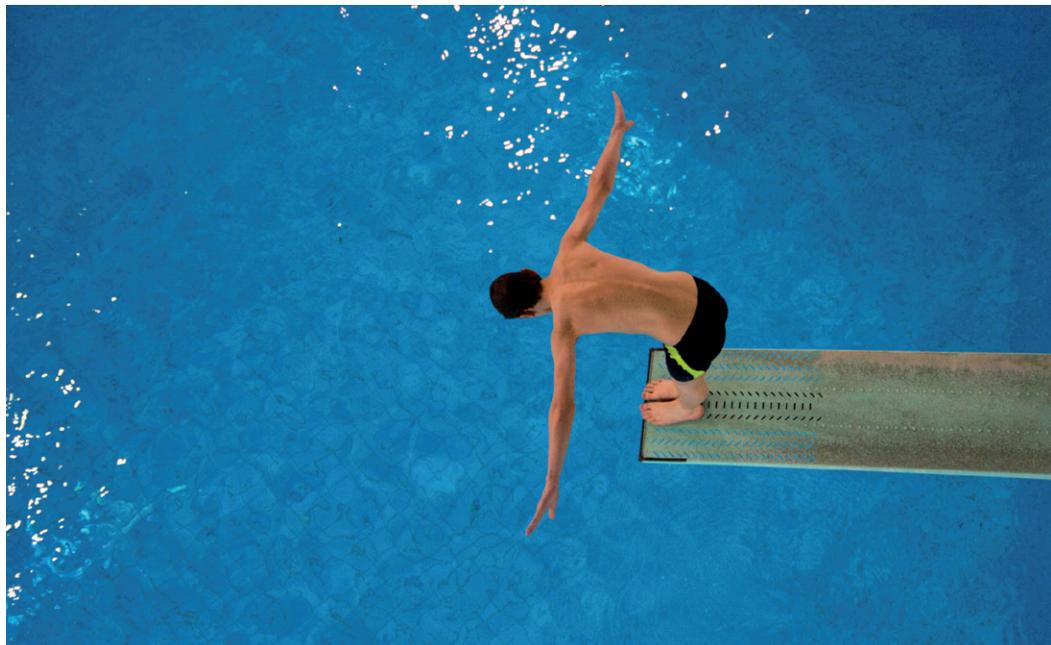
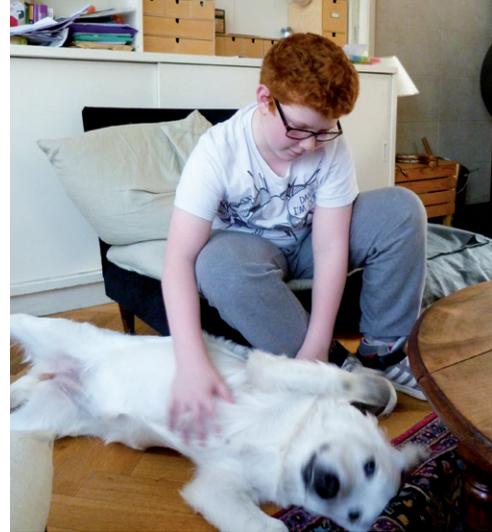
### L'un à la maison, l'autre à la cantine

En fin de matinée, le grand reprend son VTT, en compagnie de ses amis Samuel et Etienne, pour regagner son domicile familial. Tous trois sont de Lampertheim. Pour midi : steak hâché et pâtes, agrémentés de légumes verts. Jules déjeune toujours à la maison. Il partage son repas avec sa mère et son petit frère Félix, en CM2. À Neudorf, la trentaine d'élèves demi-pensionnaires se rend à la cantine, située quelques rues plus bas, dans les locaux du collège Jean-Monnet. C'est viande et ratatouille ce jour-là. « *Tous les élèves des autres écoles ont déjà terminé, on a presque la cantine*

*pour nous* », raconte Roman. L'élève mange toujours à la cantine, sauf le mercredi.

45 minutes plus tard, la troupe rebrousse chemin. « *T'as vu les manifestations de l'autre jour?* », demande un camarade. Entre eux, ils discutent de ce qu'ils ont vu à la télévision. Le tournoi de Roland Garros est aussi en bonne position.

Jules s'intéresse peu à l'actualité. Il était abonné à *L'Actu*, un quotidien pour collégiens, mais il a arrêté « *parce que parfois, avec le retard, [il] devait en lire plusieurs d'affilée* ». Il regarde le journal de 20h avec ses parents mais sans y prêter attention. De temps à autre, en surfant d'un lien à l'autre sur Youtube avec son téléphone, il tombe sur une vidéo d'actualité, mais il préfère les clips musicaux et les contenus humoristiques. Quand il lâche son téléphone, Jules prend un livre généraliste sur la physique ou se penche sur ses Rubik's Cube. Il n'a aucun mal à les terminer quelle que soit leur taille.



« Une fois qu'on connaît la formule, c'est assez facile. »

Pour ses loisirs, Roman s'installe au salon, devant la télévision. Il zappe entre les chaînes d'informations en continu, Game One consacrée aux jeux vidéo et les séries américaines sur NT1. S'il délaisse cet écran, c'est pour sa console et le jeu Grand Theft Auto, ou l'ordinateur familial : « J'ai une chaîne Youtube et je fais des montages de clips. » En fond sonore, quelques morceaux de musique pop, « des trucs qui bougent, mais pas de hip hop ! ». Jules, lui, aime le hip hop et l'électro. Les deux collégiens ont cependant les mêmes usages de consommation musicale. Pas de radio, mais une application sur smartphone. Roman voudrait un ordinateur personnel. Sa mère, pour le responsabiliser, l'incite à épargner.

Quid des devoirs ? Jules préfère les faire chez lui après les cours. Aujourd'hui, il révise pour le contrôle de physique du lendemain. Roman,

**498** enfants étaient inscrits au collège de Mundolsheim en 2014-2015. 563 étaient inscrits au collège Louise-Weiss.

lui, travaille pendant ses heures de permanence. S'il lui reste des devoirs, il les fait le samedi matin. Il reconnaît qu'il a dû s'adapter cette année, la première avec plusieurs matières et professeurs. « Le premier mois au collège a été difficile. Pour ne pas me perdre, j'ai instauré un code couleur par matière », se souvient-il.

Pour l'élève de Mundolsheim, tout cela est de l'histoire ancienne. Après quatre ans au collège, il a « l'impression d'en avoir fait le tour ». Il a hâte d'entrer au lycée. Il ira à Kléber, comme son grand frère Léo. Il n'est pas inquiet, mais se prépare à « travailler plus ». Fini les cinq minutes de vélo : Jules va connaître la même situation que Roman avec presque une heure de déplacement.

### Sport et organisation

Il sait qu'il faudra rester bien organisé avec déjà deux soirées par semaine prises par le sport. Il a pratiqué la natation en club pendant un an. Mais

il a arrêté « parce qu'avec trois entraînements par semaine, ça faisait trop avec les cours ». Pas inactif pour autant, il pratique l'escalade le lundi, et le plongeon le mercredi de 18h30 à 20 heures. Sa mère l'emmène à la piscine de Schiltigheim, la seule à avoir une fosse à plongeon dans l'Eurométropole : « J'ai fait un an de gym et je cherchais un nouveau sport aquatique ». Roman, pour sa part, veut se remettre au sport, « sûrement un de raquette ». Sa mère l'y encourage fortement, surtout que Roman s'est exercé sur les parquets de basket du club de la Meinau pendant trois ans. Il est 20h30 lorsque Jules sort de la piscine et rejoint son père dans le hall. Ce soir, il dîne seul car sa famille a déjà mangé. Il file au lit tout de suite après, vers 22 heures. Normalement sans le sport, il y serait déjà. Roman, lui, compte déjà les moutons depuis 21 heures.

**Guilhem Dubernet  
Jordan Muzyczka**

# Le brevet, diplôme secondaire

Le certificat d'études primaires, créé en 1866, était à l'origine pour beaucoup d'élèves de 12-13 ans l'unique diplôme obtenu. Renommé BEPC, puis brevet, il semble avoir perdu de sa valeur.



Le diplôme national du brevet (DNB), nom donné au diplôme en 1988, semble avoir aujourd'hui moins d'importance que lors de sa création. Et pourtant, il est le seul diplôme indispensable pour certains métiers de catégorie C de la fonction publique

comme les agents des directions générales des Finances publiques, des Douanes, et de la Concurrence. Reste qu'aujourd'hui, c'est le conseil de classe qui tranche sur le sort de l'élève pour l'année suivante. Conclusion, pour le père de Maxime, élève en 3<sup>e</sup> au collège

**■ Cinq élèves de 3<sup>e</sup> du collège international de l'Esplanade révisent à l'approche du brevet.**

épiscopal Saint-Etienne : « Le brevet est inutile ! »

## Une mise en condition

Thierry Bardin, vice-président de la FCPE du Bas-Rhin, résume : « Il n'y a aucun employeur qui vous demandera si vous avez le brevet. Il sert >>>

(suite p. 8)

## Une nouvelle formule à la rentrée

La réforme du collège entrera en vigueur à la rentrée 2016 et, avec elle, une nouvelle version du brevet. La part de contrôle continu restera majoritaire avec 400 des 700 points en jeu.

En revanche, le contrôle continu ne se basera plus sur les moyennes annuelles, mais sur la validation de huit acquis de compétences transversales avec des notations allant de 10 à 50 points.

A cela s'ajouteront cinq épreuves : français, mathématiques, histoire-géographie, plus

un ensemble comprenant physique-chimie, biologie et technologie ainsi qu'un oral de quinze minutes.

Ce dernier portera sur un des trois enseignements pratiques interdisciplinaires (parcours citoyen, avenir ou encore éducation artistique et culturelle).

Un oral qui reste « flou » pour Jean-Rémi Girard, vice-président du Syndicat national des collèges et lycées (SNALC). A ses yeux, le brevet aura encore moins de valeur :

« On ne s'appuie plus sur les notes obtenues au cours de l'année de troisième. Ce sera le conseil de classe du 3<sup>e</sup> trimestre qui évaluera les compétences et dira qui a des chances d'avoir le brevet ».

Le syndicat souhaiterait, pour sa part, « un brevet qui a une influence sur l'orientation » avec des options complémentaires comme sciences expérimentales ou technologies numériques qui permettraient aux élèves d'être prioritaires dans certaines filières.

**Clémence Dubois**

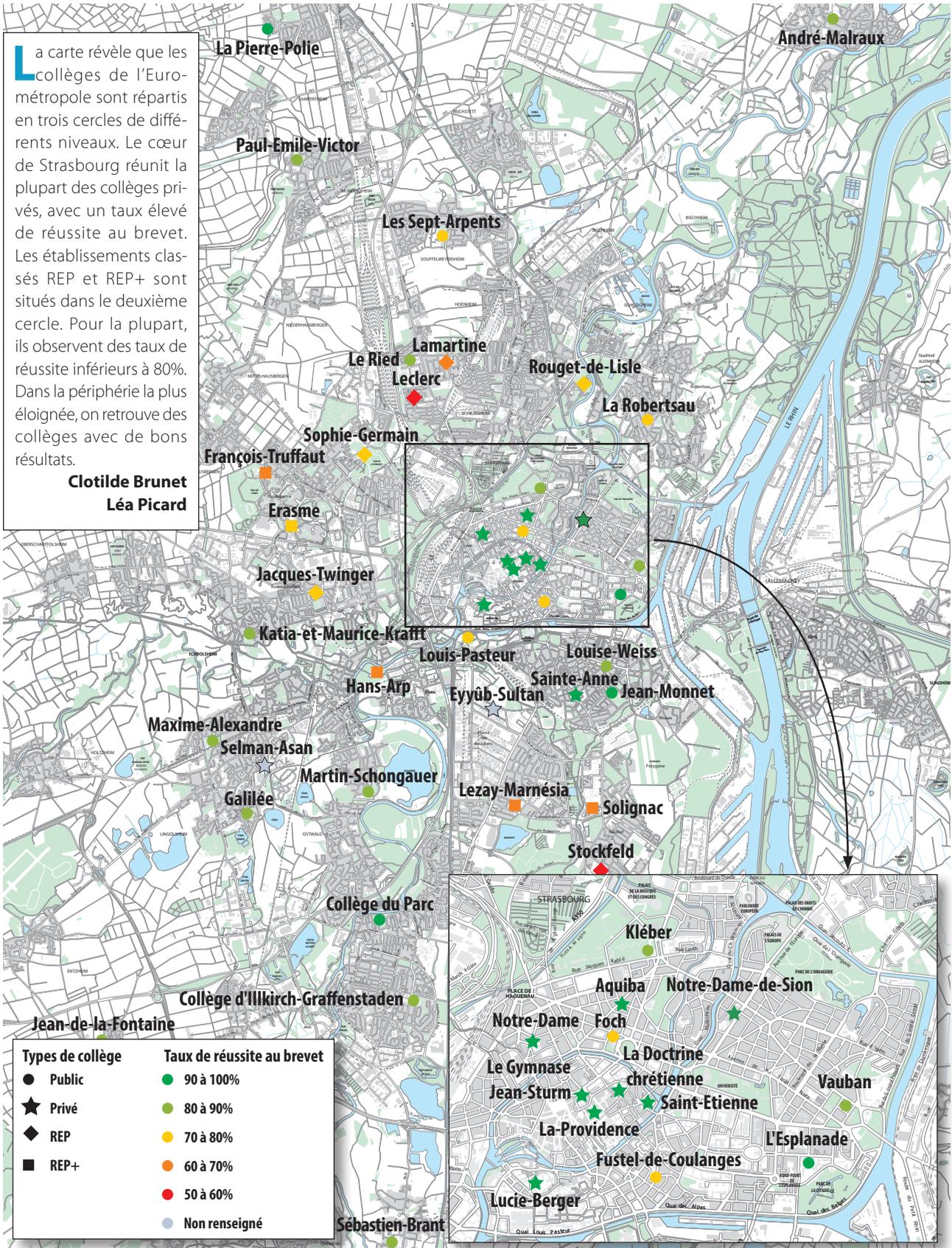
# 58%

C'est le pourcentage de réussite au brevet le plus faible dans l'académie de Strasbourg, enregistré au collège du Stockfeld.

# Résultats : du simple au double

La carte révèle que les collèges de l'Euro-métropole sont répartis en trois cercles de différents niveaux. Le cœur de Strasbourg réunit la plupart des collèges privés, avec un taux élevé de réussite au brevet. Les établissements classés REP et REP+ sont situés dans le deuxième cercle. Pour la plupart, ils observent des taux de réussite inférieurs à 80%. Dans la périphérie la plus éloignée, on retrouve des collèges avec de bons résultats.

**Clotilde Brunet**  
**Léa Picard**



>>> *avant tout à continuer.* » Selon Nicolas Bauré, professeur de français au collège international de l'Esplanade, « c'est surtout un entraînement, notamment pour ceux qui passeront d'autres examens comme le bac ou les partiels à la fac. »

Le brevet reste aussi une étape importante pour Caroline Ménissier, CPE du collège François-Truffaut à HautePierre, dans la mesure où il « marque la fin du collège ». Pour le principal de l'établissement, Thierry Kiledjian, « il y a aussi un enjeu de mention. Ceux qui auront la mention très bien pourront décrocher une bourse au mérite ». Anis, élève en 3<sup>e</sup> au collège François-Truffaut, reconnaît que le brevet « ne sert pas à grand chose mais qu'il permet d'évaluer nos compétences ».

Le sérieux et l'investissement de l'élève sont également pris en compte. Sabrina Dechoux, conseillère d'orientation psychologue au CIO d'Illkirch-Graffenstaden, juge que l'examen sert aussi à « ceux qui s'orientent vers des voies professionnelles ou l'apprentissage. Les patrons vont regarder s'ils ont fait l'effort de passer le brevet ».

### Un indicateur pour classer les collèges

Avec 85% de taux de réussite dans l'académie de Strasbourg, l'obtention du brevet n'est pourtant pas automatique. Des 58% du collège du Stockfeld (Neuhof) aux 100% du collège épiscopal Saint-Etienne, le brevet permet aussi de classer les établissements.

Pour Thierry Kiledjian, principal du collège François-Truffaut, qui affiche 64% de réussite au brevet, « c'est toujours une déception d'être en-dessous de la moyenne académique ».

C'est pourquoi l'établissement essaye d'enrayer le phénomène en organisant « trois brevets blancs dont un dès la 4<sup>e</sup> » ainsi qu'une « semaine de révision intensive à l'approche de l'examen ».

Une dernière ligne droite pour les élèves comme pour les établissements avant les épreuves qui se déroulent les 23 et 24 juin. En 2015, plus de 22 000 élèves se sont présentés à l'examen dans l'académie de Strasbourg.

**Clémence Dubois**



Clotilde Brunet/Cuej

# Le grand contournement

*Les collèges privés bénéficient des dérogations à la carte scolaire au détriment d'établissements publics qui multiplient les options pour attirer les élèves.*

**D**ans le quartier du Neuhof, chaque année, une trentaine d'élèves du CM2 ne rejoignent pas le collège de secteur, le Stockfeld, pour l'entrée en 6<sup>e</sup>, estime Mathieu Roesch, principal de l'établissement. Pour Carole Wenner, conseillère principale d'éducation, « une grande partie des habitants de la Ganzau contournent le Stockfeld et placent leurs enfants au collège privé Sainte-Anne. Ils considèrent que le Stockfeld, classé en Réseau d'éducation prioritaire, est violent, avec un niveau trop bas. »

Le passage dans le privé est la solution privilégiée pour contourner la carte scolaire. Dans le Bas-Rhin, 13% des collégiens sont scolarisés dans le privé contre seulement 6% des élèves de primaire. La tendance est encore plus forte dans l'Eurométropole, où 22% des élèves fréquentent un collège privé. La question de la fréquentation préoccupe souvent les parents. Ceux d'Aliénor, en classe de 5<sup>e</sup>, ont préféré La Providence à l'établissement de secteur à Schiltigheim : « Le collège est une étape où les enfants sont assez méchants entre eux. On a préféré la protéger au maximum. Mais on ne voit aucun problème pour repasser dans le public au lycée en fonction des options. »

Véronique Grob, principale adjointe au collège Erasme à HautePierre, est

bien consciente du poids de l'image du quartier : « Souvent les parents qui ne veulent pas mettre leurs enfants dans le collège de secteur ne remettent pas en cause les compétences des enseignants. Ils craignent plutôt les abords, les fréquentations. » Avec un taux de réussite de 76% au brevet, le collège Erasme fait pourtant figure de bon élève à HautePierre. Ses résultats ne sont pas si éloignés du taux de réussite départemental (84%).

### La réputation des collèges en jeu

L'éducation prioritaire a été réformée en 2014 par la ministre de l'Éducation Najat Vallaud-Belkacem. En France, 1081 collèges sont classés en REP et en REP+ dont onze dans l'Eurométropole. Ce qui signifie que les professeurs ont une heure et demie par semaine pour faire travailler les élèves en petit groupe ou rencontrer les parents. Ils sont épaulés d'assistants pédagogiques qui interviennent avec les professeurs mais aussi pendant les heures de permanence où ils aident quelques collégiens pour leurs devoirs dans une salle isolée. Ce classement REP et REP+ se base sur la catégorie socio-professionnelle des parents, la part de boursiers ou le nombre d'élèves ayant un an de retard. Dans le quartier du Neuhof où se situent un établissement

**Sortie des élèves du collège épiscopal Saint-Etienne. Un établissement privé sur la Grande île de Strasbourg.**

**11**

Le nombre de collèges privés dans l'Eurométropole (dont 10 à Strasbourg).

classé REP+ (Solignac) et le collège du Stockfeld classé REP, 50% des collégiens sont boursiers, deux fois plus que la moyenne strasbourgeoise, d'après une étude de l'Insee de 2011, la dernière en date.

### Des options pour attirer les élèves

Si davantage de moyens sont mis à disposition des collèges REP et REP+, ces derniers cherchent à changer leur image en attirant des élèves extérieurs au secteur. Le collège du Stockfeld dispose d'un parcours artistique (musique en 6<sup>e</sup>, danse en 5<sup>e</sup> et théâtre en 4<sup>e</sup>) ou d'un parcours nature qui allie sport et sciences. « L'année dernière nous avons été victimes de notre succès. En 6<sup>e</sup> classe musique, on a eu une cinquantaine de dossiers pour 24 places. Pour les deux classes nature, on a reçu 70 dossiers », se réjouit Carole Wenner, CPE. Le collège François-Truffaut à HautePierre (REP+) a, quant à lui, ouvert une section rugby à recrutement départemental.

Lors de son lancement l'an dernier, celle-ci a attiré une dizaine d'élèves hors secteur. « Il y a des tests de sélection sportifs et scolaires puisqu'on vise l'excellence avec cette section », assure Thierry Kiledjian, le principal de l'établissement. Pour le Syndicat national des lycées et des collèges (SNALC) qui regroupe des personnels de l'Education nationale, les options sont dans l'intérêt des élèves mais aussi des établissements. Jean-Rémi Girard, son vice-président national, a pointé du doigt, lors d'un déplacement à Strasbourg, la réduction du nombre d'heures de latin comme la suppression des classes bilangues et européennes au profit d'une deuxième langue pour tous dès la 5<sup>e</sup>, prévues à la rentrée scolaire prochaine.

« Ces options peuvent être des produits d'appel pour certaines catégories sociales. La réforme va pousser les parents à mettre leurs enfants dans des établissements privés qui vont conserver ce genre de dispositifs, y compris parfois de façon payante. On va vraiment se retrouver avec une école à deux vitesses. » Malgré leurs initiatives pour ramener à eux les élèves, les collèges des quartiers les plus défavorisés risquent de se retrouver délaissés.

**Clotilde Brunet**

# 84%

C'est le taux de réussite au brevet dans le Bas-Rhin.

# 22%

des collégiens de l'Eurométropole strasbourgeoise étudient dans un établissement privé.

■ Aide individualisée pour des élèves du collège Paul-Emile Victor de Mundolsheim.

## « Ils ressortent du cours regonflés à bloc »

*Bénédicte Rauch, professeure au collège Paul-Emile Victor de Mundolsheim, explique le fonctionnement de l'aide individualisée, avant sa réforme.*

« J'adapte le cours en fonction de ce que les élèves font en classe normale. Le travail se fait en petit groupe, avec un système de courts exercices. Les notes sont secondaires. Le but des exercices que nous refaisons en soutien, c'est que tout le monde soit au-dessus de la moyenne. Ce sont des cours sur mesure. Ce qui les motive, c'est le moyen de se rattraper. Quand ils ont raté un exercice, je remets une note qui se combine à la première. L'avantage de l'aide individualisée, c'est qu'il n'y a pas de problème de discipline grâce au nombre restreint d'élèves. Je peux utiliser toute mon attention sur les erreurs de chacun, alors que, sur une grande classe, je passe plus de temps à maintenir l'ordre.

En début d'année, je présente le dispositif à la classe. Je veux leur montrer que ce n'est pas une punition mais une chance. Un moment agréable. Je suis libre de choisir les élèves. Parfois ce sont les familles qui me contactent, mais il faut savoir dire "non" et privilégier ceux qui en ont vraiment besoin.

Les collégiens perturbateurs sont les seuls que je refuse dans ces groupes. Il y a aussi une alchimie dans le

groupe, même si des fois il y a des blocages pour certains collégiens qui n'adhèrent pas à cette formule et ne participent pas assez. L'aide individualisée me permet de les approcher de près, de comprendre, de me rendre compte de plus de choses. Je peux travailler sur le moral, très important chez les élèves. Ils ressortent du cours regonflés à bloc. Ils ont aussi des petits rituels comme s'approprier la salle.

L'année prochaine, avec la nouvelle réforme du collège, ce dispositif s'appellera "l'accompagnement personnalisé". Il se fera par classe de 30 [ndlr : obligatoire pour toutes les classes et pour tous les niveaux du collège], alors qu'aujourd'hui, par exemple, on est six.

Nous avons eu beaucoup de formations cette année pour ce dispositif. Il semblerait que les établissements auront une certaine autonomie. Mais cela fait plus de 20 ans que je fais ce soutien, et je trouve regrettable que ça n'existe plus sous cette forme à partir de septembre. Personnaliser des cours pour 30 élèves, ça risque d'être impossible. »

**Alexis De Azevedo et Maxime Maréchal**



# CPE : démineuse de conflits

Explications et bienveillance sont les maîtres-mots de Caroline Ménissier, conseillère principale d'éducation à François-Truffaut. Mais le dialogue n'est pas toujours évident.



Cécilia Bénard / CUEJ

réalisent ce qu'ils ont fait et qu'ils arrivent à prendre seuls les bonnes décisions. » Il faut aussi composer avec l'équipe pédagogique, notamment pour les situations dramatiques directement débattues dans le bureau du principal, Thierry Kiledjian.

Ce jour-là, une élève est déjà convoquée alors qu'elle revient tout juste de deux jours d'exclusion. Un petit pétard a éclaté en classe et la boîte a été retrouvée dans son sac. Elle risque d'être de nouveau exclue de l'établissement. De retour dans le bureau de la CPE, l'élève a les joues rougies par les larmes. « Monsieur Kiledjian m'a dit que j'étais virée », dit-elle en reniflant. Mais la CPE a réussi à retarder la sanction le temps d'éclaircir les faits. Il est possible que la boîte ait été achetée par plusieurs élèves et que l'adolescente ne soit pas la seule dans le coup. Une vraie enquête qui commence.

**A**u collège François-Truffaut, la conseillère principale d'éducation Caroline Ménissier commence dès 8h à remonter les bretelles des élèves. Face à elle Léa\*, en classe de 6<sup>e</sup>, sort de sa poche plusieurs papiers pliés en quatre. Il s'agit des feuilles de suivi mises en place pour les plus perturbateurs afin d'avoir un retour sur leur comportement heure par heure. « Tu bavardes à toutes les heures, soupire Caroline Ménissier. Aujourd'hui je ne veux que des bien et très bien. Tu penses que tu peux y arriver ? »

Les trois CPE de l'établissement se sont répartis les niveaux. Caroline Ménissier s'occupe de deux classes de 6<sup>e</sup> et de l'ensemble des 3<sup>e</sup> depuis bientôt un an : « Mon rôle, c'est de les placer dans les meilleures conditions pour réussir leur scolarité et pour qu'ils puissent se construire, souligne la CPE. Mais pour que l'autorité fonctionne, il faut qu'ils la reconnaissent. » Malgré leur silhouette enfantine, certains sixièmes sont de vraies tornades.

■ **Une main de fer dans un gant de velours.** Caroline Ménissier reprend, avec cette élève exclue de cours, sa lettre de motivation.

■ **Le bureau de la CPE donne sur le préau. Un emplacement qui lui permet de garder un œil sur ce qui se passe.**

Le dialogue est davantage possible avec les troisièmes plus matures.

## Accepter les erreurs, punir si nécessaire

Retards, absences, retenues, insolence... La CPE gère une à une les situations qui se présentent dans son bureau. À l'heure de la récréation, deux élèves de 6<sup>e</sup> à la mine boudeuse sont escortées par un surveillant. Elles se sont battues et il va falloir démêler le vrai du faux. « On rigolait, j'vous jure Madame », tente de négocier la première. « Elle est vénère, elle commence à faire sa folle », répond la seconde. Finalement, la CPE ne retient pas l'option d'une bagarre pour plaisanter : « Si j'appelle vos mamans, je crois que ça ne va pas aller ». Les larmes commencent à couler, les carnets sont retenus.

Sauf si l'élève vocifère, Caroline Ménissier privilégie la bienveillance et le dialogue. « Quand les professeurs et les parents crient, je ne vais pas en rajouter une couche. Le but, c'est qu'ils

## Un travail de longue haleine

Martin est une nouvelle fois amené dans le bureau de Caroline Ménissier. Arrivé au collège il y a moins de trois mois, il accumule les heures de colle. Ce jour-là, il a été sanctionné d'une nouvelle retenue pour ne pas avoir



son matériel en classe. « *Faut-il qu'on t'exclue du collège pour que tu comprendes ?* », commence d'une voix ferme Caroline Ménissier. Le garçon menu et de petite taille laisse lourdement tomber son sac sur le sol. La CPE lui explique qu'il ne peut pas travailler correctement dans ces conditions et tente de l'adoucir. « *Tu ne préférerais pas être chez toi plutôt qu'en retenue ?* ». « *Si* », chuchote-t-il. Il faut souvent du temps pour raisonner un élève et voir son comportement changer. Heureusement, certains résultats donnent envie d'y croire. C'est le cas de François\*, un élève de 3<sup>e</sup> arrivé au deuxième trimestre avec un dossier scolaire très chargé. Il n'a pas été facile d'impliquer son entourage qui refusait, par exemple, de se lever tôt afin de s'assurer que l'adolescent parte à l'heure au collège. « *Parfois la société ou la famille nous donne l'impression de ramer à contre-sens. Mais peut-être que dans quatre ans, il y en aura un pour se rappeler d'une sanction et se dire qu'on a bien fait* », espère Caroline Ménissier, un carnet de correspondance dans les mains, confisqué en raison de son piteux état. « *Pour François, il a fallu longuement lui expliquer pourquoi on le punissait et surtout lui dire qu'il était capable de réussir.* » Aujourd'hui, il se dirige vers un CAP boulangerie.

**Clélia Bénard**

\*Les noms et prénoms ont été modifiés.



Clélia Bénard / Cuej

## Entre « pote » et « maton »

*Les assistants d'éducation surveillent chaque recoin du collège. Représentant l'autorité, ils sont parfois aussi des confidents.*



Mélanie Kuszelewicz / Cuej

**Fred Limacher**, 27 ans, travaille depuis cinq ans au collège Jean-Monnet (Neudorf).

« Il y a certains élèves avec qui on s'entend super bien et d'autres qui sont constamment dans le conflit. On a beau être plus crémeux avec eux, ils partent quand même du principe que nous sommes là pour les embêter. Ils nous comparent parfois à des matons. Notre travail consiste beaucoup à nous répéter. Les seules armes que nous avons, ce sont les sanctions comme les heures de retenues, même si elles ne sont pas toujours efficaces. C'est un travail plaisant mais usant. »

**Damien Chareton**, 26 ans, travaille depuis septembre au collège du Stockfeld (Neuhof).

Tous les jours, les élèves nous surprennent. C'est assez mouvementé, on fait beaucoup de discipline et on est souvent derrière eux. Entre les bagarres, les insultes, les jeux violents, les exclusions... Certains élèves nous vouvoient, d'autres sont très proches de nous et nous considèrent comme des "potes" et des confidents. Ils aimeraient nous checker (N.D.L.R : taper dans la main en guise de salutation). mais on ne checke pas. D'autres élèves essaient même de nous ajouter sur Facebook. On en apprend tous les jours. Quelques uns ont déjà vécu des vies d'adultes alors qu'ils ne sont qu'au

collège. Il y a des parents en prison, des violences conjugales, de la drogue... »

**Camille Gauthier**, 24 ans, travaille depuis deux ans au collège du Stockfeld.

« Assistant d'éducation, c'est un emploi temporaire, ce n'est pas un métier. Nous sommes très présents dans le collège et constamment avec les élèves. Nous sommes un mélange entre la grande sœur cool et l'adulte sévère. Chacun aborde sa mission de manière différente. Certains sont cool, d'autres sont plus stricts. Moi par exemple, je ne laisse rien passer alors que Damien joue le rôle du grand frère sympa. Aujourd'hui, c'est la journée "Sapés comme jamais" (N.D.L.R : en référence à la chanson de Maître Gims). On l'organise pour les troisièmes. Comme ils sont tout le temps en jean et baskets, on les incite à bien s'habiller le temps d'une journée. Cela marque le coup pour les troisièmes qui vont partir et cela met une bonne ambiance. »

**Ketty Raulin**, 28 ans, travaille depuis janvier au collège du Stockfeld, après avoir été assistante pédagogique.

Nous avons une dizaine d'élèves qui sont exclus par heure. Ils ne le perçoivent pas comme une sanction mais comme un jeu. Notre rôle à ce moment-là est de leur expliquer qu'il ne s'agit pas d'une blague.

Quand on va travailler, il faut se mettre en condition. On se met dans la peau d'un personnage. C'est important pour ne pas ressasser tout ce qui s'est passé dans la journée.

Nous participons aussi à l'école ouverte pendant les vacances scolaires d'octobre et de Pâques. Les assistants d'éducation et les assistants pédagogiques proposent des ateliers artistiques, sportifs... Ce qui permet aussi de se rapprocher des élèves. »

**Mélanie Kuszelewicz**

**Damien Chareton souhaite devenir professeur des écoles. Assistant d'éducation est donc un moyen pour lui d'acquérir de l'expérience.**

## 6 ans

C'est le nombre d'années maximum qu'un assistant d'éducation peut effectuer.



Anthony Capra / Cuej

# J'aime pas l'école

*Près de 5 à 6% des collégiens seraient en décrochage à l'école. Le collège Erasme, à Hautepierre, tente de trouver des solutions pour maintenir les élèves dans la scolarité.*

**C'**est moi le problème, je peux mais je ne veux pas. » Célia, 16 ans, est au collège Erasme, à Hautepierre. Elle est actuellement en 3<sup>e</sup> générale et n'a aucune motivation : « Je le montre à tous les professeurs que j'aime pas l'école. Je viens en cours parce que ma mère m'y oblige, mais j'ai pas envie. » Le terme de décrochage scolaire recoupe différentes réalités. « Au collège, on parle de décrocheur pour les absentéistes, mais également pour des élèves qui sont présents, mais qui ont l'esprit ailleurs », indique Philippe Rivieyran, directeur du collège Erasme.

## Stage en entreprise

C'est le cas de Bariş, 14 ans, qui a échappé de peu au conseil de discipline pour son attitude en classe. « Je viens en cours, je ne suis pas violent, mais ça se passe mal avec beaucoup de professeurs », rapporte le collégien. Pour le recadrer, l'élève a un emploi du temps aménagé depuis avril et n'assiste plus à certains cours. « Ils ont été sympas, ils m'ont laissé une dernière chance », reconnaît-il. Aux yeux du directeur du collège, le plus important est de redonner confiance à ces élèves qui perdent pied dans leur scolarité : « Il faut être bienveillant avec eux et arrêter de leur renvoyer une image

**■ Au collège Erasme, à Hautepierre, des médiateurs scolaires accompagnent les élèves décrocheurs.**

négative d'eux-mêmes. Ils ont besoin de sentir que l'on croit en eux. »

Pour Emmanuel Percq, qui dirige le service académique d'information et d'orientation (SAIO) du Bas-Rhin, un stage peut également redonner du sens à leur scolarité : « Dans le département, on expérimente la possibilité d'envoyer des jeunes qui sont un peu perdus en stage dans des entreprises ou des lycées professionnels. Ils peuvent en revenir avec un projet, des objectifs. » Célia a bénéficié de ce dispositif. Elle a réalisé trois stages, deux dans des boutiques de prêt-à-porter, un dans une crèche, ce qui lui a permis de confirmer ses choix. « J'adore les enfants, mon stage s'est bien passé. Alors je vais faire un CAP petite enfance », affirme-t-elle.

## Maintenir le lien avec les parents

Hasna Ben Chelbi est médiatrice scolaire au collège Erasme. Elle travaille auprès de ces élèves en difficulté dans un lieu appelé aide à la médiation, une salle qui fait office de zone tampon entre la vie scolaire, l'assistance sociale et les familles, et que finance la ville. « Je travaille ici depuis 11 ans, tous les jeunes du quartier me connaissent », plaisante-t-elle. Contre le décrochage scolaire, son rôle est d'accompagner les élèves mais surtout de réussir à maintenir un lien

avec les parents : « Si les parents ne se mobilisent pas, l'élève décroche complètement. Certains parents ne viennent jamais parce qu'ils n'ont, eux aussi, pas confiance en eux, notamment par rapport à la langue. »

Emmanuel Percq du SAIO constate également que des parents suivent la scolarité de leurs enfants lorsqu'ils sont en primaire mais plus au collège : « Pour certains parents, c'est au collège qu'ils ont eu eux-mêmes des difficultés. Si l'établissement appelle, ça évoque tout de suite des problèmes qu'ils ont connus et ça les rebute. »

Le décrochage scolaire est difficilement quantifiable en Alsace. L'Éducation nationale définit le décrocheur comme un élève de plus de 16 ans qui ne s'inscrit pas dans un établissement d'enseignement. Dans la région, ils sont en moyenne 3000 chaque année. Mais avant cet âge, le phénomène passe sous les radars. Emmanuel Percq explique : « Comme la scolarité est obligatoire jusqu'à 16 ans, pour des élèves qui ont entre 14 et 16 ans et qui sont encore au collège, l'Éducation nationale n'a pas de données officielles. » Le délégué régional estime que cela représente tout de même 5 à 6% des collégiens alsaciens.

# 3000

décrocheurs en moyenne chaque année en Alsace.

# Rester dans la course

Depuis 15 ans, la classe relais Le Ried, à Bischheim, prend en charge des élèves en difficulté scolaire et sociale.

**P**lus qu'un travail éducatif, c'est un travail social. » Voilà comment Olivier Dillenschneider, enseignant coordonnateur de la classe relais Le Ried, présente ce dispositif. Depuis 1998, ces classes spéciales accueillent des collégiens en décrochage scolaire de 14 à 16 ans. Ce sont les établissements scolaires qui proposent cette solution. L'objectif principal est la rescolarisation et la resocialisation de ces adolescents en détresse afin d'éviter la rupture totale. Douze élèves peuvent intégrer cette classe pour un trimestre, renouvelable une fois. Les niveaux y sont mélangés et les cours personnalisés. Pour Alexandre (\*), en classe relais depuis un mois, c'est un avantage : « Je me sens bien ici. On est moins nombreux et je m'améliore. » Au terme de cette période, les élèves retournent dans leurs collèges ou sont transférés vers d'autres structures d'enseignement adaptées.

« Les résultats sont mitigés, note l'enseignant du Ried. Chez les élèves décrocheurs, ça fonctionne rarement. Chez les élèves perturbateurs, un peu plus de la moitié sont rescolarisés. »

C'est le cas de Leila (\*). Victime de cyberharcèlement, cette jeune fille devenue agoraphobe ne parvenait plus à mettre les pieds dans un collège. Impossible, du coup, de passer le brevet. Par dérogation, la classe relais a donc organisé un brevet uniquement pour cette adolescente. Un diplôme qu'elle a obtenu.

## Réorientation

« La plupart du temps, les élèves qui s'accrochent s'orientent vers des lycées professionnels ou de l'apprentissage », résume Olivier Dillenschneider.

Tous les mardis, Khadija Moudnib, éducatrice spécialisée de la protection judiciaire de la jeunesse (PJJ), travaille au sein de la classe relais Le Ried : « Mon travail est d'associer les parents au projet de l'enfant. Sans eux, c'est impossible. » Grâce à son réseau, elle aide aussi les jeunes dans leurs recherches de formation. Éducateurs, assistants sociaux, traducteurs, stagiaires ou artistes travaillent en collaboration avec les deux enseignants de la classe Le Ried, également en lien direct avec un référent de la police. « Les gamins des classes relais

**3** classes relais dans l'Eurométropole.

■ La classe de Bischheim, accueille jusqu'à douze élèves pour trois mois de cours personnalisés.

ont souvent un passé douloureux et certains d'entre eux sont instables », concède Olivier Dillenschneider.

« Dans ces structures, on ne les excuse pas mais on les considère, contrairement à un collège. Notre souhait est de comprendre pourquoi ils agissent comme ça », conclut Khadija Moudnib.

**Alexis De Azevedo et Maxime Maréchal**

\*Les noms et prénoms ont été modifiés.



Alexis De Azevedo / Cuej

## Un soutien qui paye

Dix élèves sont actuellement sur liste d'attente à l'Entraide scolaire amicale (ESA) de Strasbourg. Créée il y a deux ans, l'association de soutien scolaire suit une cinquantaine d'enfants issus de familles modestes. Pour Danielle Feriani, responsable de l'ESA, « certains élèves arrivent au collège sans avoir acquis les bases nécessaires. Ils ont de grosses lacunes en calcul et en lecture ». Le soutien scolaire a pour but d'atténuer les inégalités entre collégiens et de les soutenir avant le choix difficile de l'orientation en 3<sup>e</sup>. « Certains viennent après les cours sans devoirs à faire, pour s'asseoir là, pour discuter. Parfois, ils ont juste besoin d'être encouragés », explique Gérard Haehnel,

ancien pasteur, devenu responsable de l'association Les Disciples spécialisée dans le soutien scolaire.

Située à HautePierre, l'association est bien connue des enseignants et des parents du quartier. « En CM1, mes parents m'ont poussé à y aller. Aujourd'hui, je viens de moi-même, tous les jours », témoigne Youssef, 14 ans. Cette année, ils sont 90 à trouver un appui dans cette association.

Des élèves présents et motivés, Nora El Aouina en a beaucoup moins. La jeune femme de 22 ans, en service civique, a instauré un soutien scolaire au centre socio-culturel du quartier. Cinq élèves assistent régulièrement aux séances, en majorité des

filles. Mais elles ne viennent pas seulement pour leurs devoirs. Nora joue aussi souvent le rôle de confidente et s'inquiète du manque de présence des parents : « Parfois quand ils ne travaillent pas, je leur fais un peu la morale. Je leur demande : "Et ta mère, elle ne dit rien ?" souvent ils me répondent : "Non elle s'en fout" ».

Mobiliser les parents, c'est l'un des objectifs de l'ESA. Adhérer à l'association coûte trente euros l'année. « Je tiens à ce que chaque famille paye cette somme pour qu'elle se sente engagée », explique Danielle Feriani. Elle insiste aussi pour que les parents soient informés des progrès de leur enfant.

**Donovan Thiebaud et Sarah Bos**

# Boussoles pour le monde du travail

À un âge où il faut déjà choisir son orientation, les collégiens n'ont souvent jamais mis les pieds dans une entreprise. Des initiatives sont prises, avec plus ou moins de succès.

Des lunettes GPS pour personnes malvoyantes et rechargeables à l'énergie solaire. Ce n'est pas le projet d'une start-up de la Silicon Valley, mais l'idée d'élèves de 3<sup>e</sup> du collège Erasme, à HautePierre. Les quatre élèves ont présenté Techno Blind jeudi 26 mai au centre culturel Marcel-Marceau, lors de la finale du challenge inter-collèges Crea D-Clic. « L'idée était : comment peut-on faire passer la notion d'entrepreneuriat chez les collégiens ? explique Achour Jaouhari, président de D-Clic, l'association à l'origine du concours de création de concepts d'entreprises par des collégiens. La meilleure des manières, c'est par le jeu, source de défi et d'envie. » Si le collège Erasme a terminé en cinquième position, le groupe a apprécié l'expérience. Jake est le « gérant » de Techno Blind. À 15 ans, il n'a pas été rebuté par les tableaux de comptabilité qu'il a dû réaliser : « Ça m'a permis de voir comment construire une entreprise et gérer un budget. On s'est vraiment mis dans la peau des adultes. »

## Peu d'expérience pratique

Les adolescents, enthousiasmés par l'entrepreneuriat ? Pas si simple. Dans les établissements, les initiatives comme celle de D-Clic sont les bienvenues. Les professeurs ne savent pas toujours comment préparer les élèves au monde du travail. « Notre expérience de l'entreprise est minime, nous n'avons souvent jamais quitté l'Education nationale », explique Véronique Grob, principale adjointe d'Erasme. Pour elle, « le contact avec les entreprises permet de révéler des compétences » qui ne s'expriment pas en classe.

Pourtant, l'Education nationale s'est déjà penchée sur le problème. Inscrit dans la loi du 8 juillet 2013, le parcours avenir doit permettre de découvrir l'orientation et le travail dès la 6<sup>e</sup>. Des actions sont prévues : salons des métiers, rencontres avec des professionnels... Mais peu de concret. « Ce sont des adolescents, ils ont du mal à se projeter dans l'avenir. Pour eux, une visite d'entreprise, c'est surtout une sortie scolaire qui leur fait sauter des cours, explique Sabrina Dechoux, conseillère d'orientation psychologue au Centre d'information et d'orientation d'Illkirch-Graffenstaden. On leur demande de faire un choix à un âge où ils ne sont pas tous prêts. Peu ont des considérations réelles ou pratiques du monde du travail. »

## Les stages, toujours utiles ?

La pratique, le parcours avenir la prévoit pourtant sous la forme d'un stage en classe de 3<sup>e</sup>. Objectif : confronter pendant une semaine les jeunes aux exigences de la vie professionnelle. Pas toujours très efficace : les collégiens ont tendance à se tourner vers l'entreprise des parents ou les magasins du quartier. Au collège François-Truffaut, les stages dans la famille sont interdits. Selon Caroline Ménissier, la CPE, « une bonne partie des élèves a du mal à trouver un stage, ils ne savent pas comment se présenter. Certains ont des idées, mais ne savent pas vers qui se tourner. » Résultat : nombreux sont ceux qui choisissent des stages par défaut. Le manque de préparation au monde du travail a des conséquences sur l'avenir des élèves. Viviane Marie, responsable du service apprentissage



■ Les élèves du collège d'Illkirch-Graffenstaden prennent très à cœur leur projet Shoosorder.

à la Chambre de commerce et d'industrie du Bas-Rhin, a constaté de nombreuses ruptures de contrat d'apprentissage : « Les jeunes s'engagent trop souvent les yeux fermés. Par exemple, dans la restauration, il faut travailler le soir et le week-end, on ne voit plus ses amis... Les apprentis se découragent. »

## 700

conventions de semaine de découverte en entreprise sont signées chaque année par la Chambre de commerce et d'industrie.

## Des filières professionnelles fermées

La CCI a donc créé une semaine de découverte en entreprise, sur la base du volontariat pendant les congés scolaires, du collège jusqu'au lycée. Avec succès : près de 700 conventions par an sont signées. « Cela répond à une demande des jeunes et des entreprises, mais aussi des familles : elles veulent que l'enfant teste



Clotilde Brunet/ Cuej

## 14 ans et PDG

À Illkirch, la classe de 3<sup>e</sup> DP3 a créé Shoesorder. Une aventure qui lui a permis de remporter un prix au concours régional des mini-entreprises.

« Il chauffe encore, attends. » Christelle, 14 ans, s'applique avec le décapeur thermique. Aidée de Myriam et Elodie, elle plie des cintres en PVC grâce à cette machine. Toutes les trois composent l'équipe « production » de la mini-entreprise du collège d'Illkirch-Graffenstaden.

Le concept développé depuis 2011 par Entreprendre pour apprendre, une association qui promeut l'entrepreneuriat auprès des jeunes, agréée par le ministère de l'Éducation nationale, a pour but de faire vivre une entreprise, au sein d'une classe. Cette année, pas moins de 17 000 collégiens y participent en France. Depuis septembre, les élèves de 3<sup>e</sup> DP3 travaillent sur leur projet Shoesorder, qui propose des accessoires de rangement recourbés et un plateau mobile pour chaussures surnommé le « hérisson ».

### Un véritable budget géré par les élèves

Marc Kunkel, professeur de technologie, qui encadre les 30 entrepreneurs en herbe, les laisse travailler en groupes autonomes. Les jeunes prennent l'aventure au sérieux. Daniel, « le PDG », et Jade, « la directrice générale », présentent leur projet, très à l'aise. « On s'est préparés pour les oraux du concours régional », confie l'adolescente.

Bien qu'il y ait un « patron », tous les élèves sont inclus dans les décisions de la mini-entreprise. « J'ai été élu, on a aussi voté pour le slogan, le nom de l'entreprise, les produits, les postes... On a voté pour tout. »

Dans un coin, à l'écart de l'agitation des autres groupes, Jérôme et Anthony sont assis devant un ordinateur. « Ici, ce sont les services financiers, j'ai choisi ça parce que j'aime les maths et aussi pour gérer l'argent », explique Anthony. Leur poste est stratégique, ils doivent s'assurer que l'argent gagné est suffisant pour payer la récompense : une sortie à Europa

Park. « Après s'être occupés des calculs de charges, de rentabilité, fixé les prix et avoir tenu la comptabilité des bons de commande, nous devons maintenant vérifier les bénéfices. » Un vocabulaire de pro déjà, mais pas pour autant une révélation. « Je ne sais pas si je vais en faire mon choix d'orientation », admet Anthony. L'équipe commerciale, elle, défend son bilan : « On est forcément bons puisqu'on a gagné le prix du développement commercial ! », crie le groupe, majoritairement féminin. « On a interrogé les parents à la sortie du collège pour les études marketing », révèle Angela. Grâce à leurs efforts, Shoesorder a réussi à vendre 29 « hérissons » et plus de 30 accessoires de rangement.

### Un projet qui demande confirmation

Marc Kunkel ne cache pas sa fierté même si, selon lui, tous les élèves ne montrent pas un niveau identique de motivation : « Tous ces jeunes étaient volontaires et ont été sélectionnés. Ils viennent tous les mercredis après-midis au collège pour travailler. La mini-entreprise, c'est un investissement important et les résultats sont là. »

Même si le collège d'Illkirch en est à sa quatrième année de participation, le professeur estime que le programme est encore jeune pour en évaluer l'impact : « J'ai eu des retours de la première mini-entreprise. Un ancien élève m'a écrit il y a quelques mois. Il voulait être médecin et a changé pour faire de la comptabilité. Il m'a remercié en me disant que c'était grâce à la mini-entreprise. »

« Les élèves se prennent au jeu, travaillent l'économie, les langues, tout en un. Cela peut les aider dans leur orientation au même titre que les stages », souligne Bernadette Barthel, la principale, qui souhaite poursuivre l'aventure l'année prochaine.

un métier avant de s'engager dans une orientation », précise Viviane Marie. Les initiatives les plus concrètes, telles que les stages ou les concours de création d'entreprises, semblent donc les plus efficaces. Reste que l'Éducation nationale rechigne encore à orienter trop rapidement les collégiens vers le monde du travail. La 3<sup>e</sup> prépa pro, qui offre ainsi six heures hebdomadaires de cours de préparation à la vie professionnelle et trois semaines de stage en entreprise, n'est accessible qu'aux élèves en grande difficulté. C'est peut-être la contradiction du parcours avenir : encourager les collégiens à découvrir le monde du travail sans pour autant les orienter en filière professionnelle ou en apprentissage.

Léa Picard

8<sup>e</sup> édition, le 11 mai dernier, du concours régional des mini-entreprises organisé par l'académie, l'association Entreprendre pour apprendre et la Région Grand Est.

Kevin Baptista



## Plus tard, je serai rockstar

**J**ulien, 13 ans, joue de la guitare. Le mardi, il prend des cours. Le jeudi, il répète avec son groupe les PH Neutre et, parfois, il accompagne la chorale. Avec son ami Raphaël, batteur, il a aussi créé un *garage band*. Ils reprennent AC/DC, Nirvana et d'autres artistes grunge. Quant à leurs compos, c'est plutôt pop-rock.

Avec déjà quatre concerts à son actif, le jeune talent est prometteur. « *Il a de super capacités rythmiques, confirme Vincent Sexauer, professeur de guitare. Tout de suite, j'ai senti en lui un feeling rock incroyable.* »

Le rock, c'est la bande son de l'adolescence. « *Cette musique traverse le temps. L'adolescence, c'est la transgression, la recherche des limites. On va dans les extrêmes, les adolescents cherchent à se dépasser. Ça leur permet aussi de se démarquer, de dire "moi je n'écoute pas la musique de la radio comme tout le monde, j'écoute la musique que je joue"* », souligne Cédric Grob, professeur de batterie.

« *Quand on est maman et que votre fils de 13 ans vous confie ce genre de projet, intervient Sabah, la mère de Julien, vous essayez de lui faire comprendre qu'il peut y avoir beaucoup de déception dans ce milieu-là, que ça peut ne pas marcher. Avec mon mari, on préférerait quand même qu'il ait un vrai métier à côté. Même si on le suit à fond dans tout ce qu'il veut faire.* »

Pour Julien, cela ne fait aucun doute : il sera rockstar avec la gloire et l'argent qui vont avec. Tout est prévu, jusqu'à la maison à Etretat en bord de mer avec ascenseur qui arrive directement sur la plage, qu'il offrira à sa maman.

**Mélissa Genevois, Delphine Lahondé**





# Identité en poupées russes

Pour travailler son russe, le cyrillique ou étudier d'autres matières dans la langue de Tchekhov, 65 élèves suivent des cours dans une école russe à Strasbourg.



Olga Patapenka/Cuej

pour ne pas oublier la langue, pour savoir lire et écrire en cyrillique, reprend Masha. On veut que ça reste pour toute la vie ». Malgré le désir de s'investir dans leurs deux écoles, cela devient de plus en plus compliqué pour Anna et Masha. « En primaire, c'était assez facile. On y allait chaque jour, on n'avait pas de devoirs, ni autant de cours à l'école française », témoigne Anna. Mais au second degré, les sœurs sont retrouvées avec des emplois du temps assez chargés. « On a raté une année à l'école russe, car on ne pouvait plus assumer les deux en même temps », confirme l'une d'elles.

## Un atout pour la scolarité

Elisabeth, leur camarade de classe, est issue d'une famille russo-française. Elle y va pour apprendre la culture et la langue de sa mère, mais pas seulement. « Je suis le cours de maths. Comme le programme est très intense, ça m'aide beaucoup à l'école française. J'ai toujours de bonnes notes », explique-t-elle.

Quatre professeures diplômées en Russie, avec au moins 14 ans d'expérience, assurent les cours. « Comme les études sont en russe, nous accueillons tous les enfants qui comprennent et parlent la langue », indique Sinitsin Aleksey Vladimirovitch, le directeur de l'école. Pour les élèves de 6 à 11 ans, les cours sont organisés chaque jour du lundi au vendredi et, pour les plus âgés, une fois par semaine, le mercredi ou le samedi. Les enfants dont les parents travaillent au consulat assistent au cours gratuitement, les autres s'engagent pour 37 à 75 euros par mois. Depuis 20 ans, l'école a bien évolué. « Les enfants des employés du consulat restent prioritaires, mais d'autres élèves sont admis, s'il y a de la place. Cette année, en primaire, on n'a que trois enfants dont les parents travaillent au consulat », conclut le directeur.

**Olga Patapenka**

Annouçant le début du cours, la sonnerie stridente envahit les couloirs d'une maison de caractère de deux étages située à une centaine de mètres du consulat général de la Fédération de Russie. Trente filles et garçons de 11 à 16 ans rejoignent vite les classes. Chaque mercredi de septembre à mai, ils fréquentent l'école russe de l'allée de la Robertsau.

Après avoir fini leurs cours dans une école internationale ou dans un collège, les élèves s'y rendent pour apprendre la langue de Tchekhov, la littérature de Tolstoï et d'autres matières, comme les mathématiques, la physique, la chimie, etc. Quatre leçons, quatre matières, 40 minutes pour chacune en soirée, de 17h à 20h : les sessions sont denses. Matvey, 11 ans, s'y rend depuis cinq ans. « Même si c'est tard, j'y vais avec plaisir. Surtout s'il y a le cours de langue que j'aime bien », dit-il. Créée dans les années 1990 pour les enfants des employés du consulat général, l'école accueille aujourd'hui tous types d'élèves russophones : filles et

garçons issus de familles mixtes, ceux dont les parents sont en mission à Strasbourg ou encore enfants de parents originaires de l'ancienne Union soviétique installés dans la capitale alsacienne et aux alentours.

## Ne pas oublier son héritage

Nées en Arménie, Anna et Masha sont arrivées à Strasbourg avec leur famille, il y a douze ans. Elles ont 15 et 14 ans. Entre elles, les sœurs parlent français, mais pour communiquer avec leur mère arménienne, elles emploient le russe, parfois l'arménien. Avec leur père ouzbek, les deux adolescentes ne parlent qu'en russe. « J'ai déjà pris l'habitude de jongler d'une langue à l'autre », raconte Anna, la sœur aînée.

Les filles ne vont pas à l'école russe pour obtenir un diplôme à la fin de leurs études, mais pour cultiver leurs racines. « Pour nous, les études à l'école française sont plus importantes. C'est pour ça qu'on suit surtout les cours de russe, de littérature, parfois, de mathématiques », continue Anna. « On y va

À 11 ans, Matvey révise ses cours de russe et de littérature russe.

## 65

élèves en tout. 30 en primaire, 35 au second degré dont 18 filles et 17 garçons ; 12 élèves en classe maximum.

## 15

heures de cours par semaine pour les élèves de 7 à 11 ans. Trois heures pour les 11 à 16 ans.



Camille Pauvarel/CUEJ

■ **Lea, 12 ans, protestante, suit un cours de catéchèse.**

de l'enseignement religieux et de la catéchèse chez les protestants en Alsace et Lorraine. Nombre de collégiens ne se reconnaissent pas dans ce choix quand leurs camarades musulmans se sentent, eux, exclus.

### Pas de cours d'islam

Ainsi, Rafik, en classe de troisième au collège Rouget de Lisle à Schiltigheim, musulman, ne cache pas son inquiétude : « Si on me propose un cours sur toutes les religions, j'irai. Mais si c'est pour suivre un cours dédié à une religion qui n'est pas la mienne, ça ne m'intéresse pas. » Ethan, de confession juive, est en 5<sup>e</sup> au collège Foch. S'il ne se voit pas dans une école confessionnelle, il va néanmoins plus loin : il ne se sentirait « pas à sa place dans un cours consacré exclusivement à une autre religion que la [sienne] ».

Tout se passe comme si les collégiens assimilaient ces cours à du catéchisme. À tort, insistent la plupart des professeurs. « Au collège, on enseigne l'histoire du fait religieux, l'enjeu est celui d'apporter une culture générale sur les religions », pas de se focaliser sur la confession cochée sur le fameux formulaire, insiste Fabian Clavairoy, pasteur et professeur de culture religieuse dans le public et le privé. Se pose alors la question de la manière dont est proposé cet enseignement où ne figure pas la religion islamique, non-concordataire. Selon une enquête sur la diversité des populations en France menée sous la tutelle de l'Ined et l'Insee en 2008, la religion islamique, qui est la deuxième religion de France, compterait 2,1 millions de fidèles.

**Camille Pauvarel**

# La religion non, les religions, oui !

Depuis 30 ans, la fréquentation des cours de religion est en baisse. Pourtant, du côté des élèves, la demande est là.

**A**u collège, on nous parle de toutes les religions », raconte Julie, 14 ans, élève à Fustel-de-Coulanges. Confirmée il y a trois semaines par l'Eglise protestante, ce sont « les parallèles entre confessions » qui l'intéressent dans les cours de culture religieuse. Julie avoue y avoir « traîné des amies bouddhistes et orthodoxes ». Elles en sont revenues conquises. Pour cette fille de pasteur, « si on ne connaît par les principes des autres religions, on vit dans les préjugés ». Même chose pour Justine, 14 ans, élève au collège de l'Esplanade et catholique : ces cours sont « super intéressants pour les débats sur les autres religions ». Elle évoque aussi le « programme de cette année en classe de 3<sup>e</sup> qui porte sur les arts et le sacré ».

Comment expliquer alors le désamour des collégiens pour ces cours « obligatoires » en Alsace-Moselle jusqu'à la fin du collège ? En effet, entre l'année scolaire 2014/2015 et 2015/2016, la fréquentation des cours de culture religieuse a perdu 4 points dans les collèges. Sur le long terme, cette diminution s'inscrit dans une chute qui concerne l'ensemble du second degré avec un taux de 38% en 1986 contre 24,76% en 2012.

### Baisse de fréquentation

« Le formulaire d'inscription dit : "Voulez-vous inscrire votre enfant en enseignement religieux catholique, israélite ou protestant." Conséquence : souvent, les élèves cochent la religion dont ils sont issus », explique Jean-Marc Meyer, responsable du service

## 2/3

C'est la part d'adolescents qui déclarent une conviction religieuse.

■ **40 élèves sont scolarisés à Eyyub Sultan cette année.**

## Collège, option Coran

**C**ollège Eyyub Sultan, classe de 5<sup>e</sup>, cours de mathématiques. « Est-ce que je t'ai dit de te dépla- cer ? » demande le professeur à un collégien qui s'est levé de table. « Monsieur, il est 15h12 ! Il faut que je fasse la prière du midi », lui répond l'élève. « Tu attendras pour faire la prière. » Dans cet établissement privé, voisin de la mosquée turque de la Meinau, l'islam

fait partie intégrante de la scolarité. La prière se fait à l'école, les filles peuvent venir voilées et les cours de sport ne sont pas mixtes. C'est d'ailleurs pour cela que Talia, en classe de 5e, a choisi d'intégrer Eyyub Sultan après une année passée dans un collège privé catholique. « C'était mon choix. Ma mère préférerait que je reste dans le collège catholique, mais je ne voulais pas me mettre >>>



Sarah Bos/CUEJ

>>> en maillot de bain devant les garçons, et ici on a le droit de se voiler, c'était important pour moi.»

D'autres, comme Hatim, ont choisi cet établissement après de mauvaises expériences dans le public. « J'avais toujours des problèmes avec les autres, ils se moquaient de moi, ils me demandaient pourquoi je croyais en Dieu, pourquoi je faisais le ramadan. Je me sens mieux maintenant. Dans mon quartier, les autres collégiens disent que j'ai de la chance d'être ici. »

S'ils peuvent mieux vivre la part musulmane de leur culture, la part occidentale, elle, n'est pas toujours facile à assumer à Eyyub Sultan. « Evidemment, la musique religieuse, c'est celle que je préfère », assure Hatim, avant que ses camarades ne le contredisent : « Non, lui, il chante toujours Hello, d'Adele. » Nawar, une autre collégienne, avoue à demi-mot qu'elle écoute du rap, avant de se justifier avec gêne : « J'en écoute mais c'est pas la musique que je préfère. »

### De nouvelles classes à la rentrée

L'école, qui n'est pas sous contrat, suit le programme de l'Education nationale et permet aux enfants de mieux connaître les préceptes et l'histoire de leur religion. Les élèves y apprennent également l'arabe et le turc. Un programme chargé qui n'est pas toujours évident, surtout pour les collégiens cumulant des lacunes depuis le primaire. « Ces élèves ont d'importantes difficultés en français, surtout pour l'écriture, et en mathématiques », a constaté un de leur professeur, qui enseigne aussi dans le public.

Créé en 2014, le collège qui n'a pour l'instant qu'une classe de 6<sup>e</sup> et une autre de 5<sup>e</sup>, proposera à la rentrée vingt places en 4<sup>e</sup>. Le modèle attire de plus en plus d'élèves, malgré un coût de 2500 euros par an : plus de quarante dossiers sont en attente, contre seulement dix l'année passée. A Haute-pierre, le lycée privé Yunus Emre, qui existe depuis septembre 2015, prévoit déjà d'ouvrir deux classes de collège cette année.

**Sarah Bos et Shaza Almaddad**

# Graines de culture

**Les acteurs de la vie culturelle travaillent à amener l'art aux jeunes des quartiers populaires.**

C'est quoi la culture?», demande Kelya, 11 ans. Elle ne connaît peut-être pas le sens du mot, mais en fait une heure et demie par semaine. Avec le théâtre d'improvisation du centre socioculturel (CSC) du Neuhof, elle prépare la représentation finale au collège Lucie-Berger. Malgré la multiplication des acteurs de la vie culturelle comme les CSC et les associations, la démocratisation de la culture voulue par Malraux est loin d'être atteinte dans les quartiers populaires. Intéresser les pré-adolescents à la culture paraît difficile. « Si on leur dit culture, pour eux, c'est planter des choux », confie Nora El Aouina, animatrice au CSC de Haute-pierre.

### Un public difficile à intéresser

Camille Michel, responsable de l'Espace 9-14 ans du CSC du Neuhof fait le même constat : « Les emmener au musée, cela ne m'intéresse pas. Je préfère leur proposer des activités ludiques, mais avec une approche culturelle. Ils ont du mal à rester concentrés. »

Le travail d'accompagnement des pré-adolescents passe par exemple par l'invitation d'artistes au sein des CSC. « L'année dernière, nous avons organisé une rencontre entre des acteurs d'une pièce de théâtre du Maillon et les jeunes. Ils avaient beaucoup échangé et étaient curieux d'aller voir la pièce », ajoute Jean-Luc Le Graff, responsable du pôle jeunesse du CSC de Koenigshoffen.

Le partenariat entre le CSC de Koenigshoffen, Camille-Claus, et le théâtre du Maillon qui permettait aux collégiens d'avoir des prix avantageux pour des spectacles n'a pas marché. « On a arrêté de proposer les billets, car il



Tamouna Dadiani/CUEJ

■ Du 30 mai au 5 juin, un cirque de rue s'installe au Neuhof.

## 1/4

C'est la part du budget de la Ville dédiée à la culture en 2016.

n'y avait personne. La question qu'il faut se poser, c'est de quelle culture parlez-vous ? Les places pour le spectacle de Thomas N'Gigol, humoriste, se sont vite écoulées par exemple », explique le directeur du pôle jeunesse.

Danses, chants, mimes... Dans la cour de l'école Lucie Berger, une dizaine d'enfants, vêtus de t-shirts ornés du logo du CSC, se défoulent avant la montée sur scène. L'occasion aussi de faire un point final avant le spectacle : « Vers la fin vous serez deux. Ce sera une impro, il n'y aura pas de thème imposé, vous faites ce que vous voulez », leur rappelle l'animatrice. Cette liberté, Camille Michel la revendique. Pour elle, le théâtre d'impro correspond bien à ces jeunes : « Ils ont du mal à mettre des mots sur leurs sentiments et ils n'ont pas le même langage que les autres. Le théâtre d'impro gomme leurs tics de langage. Mais surtout, ça permet d'avoir confiance en eux. »

Le but de ces projets est d'amener le jeune public à la culture par une pratique artistique, afin qu'ils fréquentent des lieux culturels ensuite. « Cette année, nous avons fait une sortie à la médiathèque et certains y sont retournés de leur propre initiative. Atteindre ce but, c'est déjà bien », explique Jean-Luc Le Graff.

## 9,8

millions. C'est la somme allouée par la ville aux associations culturelles en 2016.

Les responsables essaient aussi de sortir les enfants des quartiers. Au mois de juillet, un groupe de filles du CSC de Haute-pierre ira à Paris. « Il y a une méconnaissance de ce qu'il se passe en ville complète Agnès Wietrzniak, la chef du service éducatif d'Opi (Orientation, prévention, insertion) de Koenigshoffen. Certains enfants n'ont jamais vu la cathédrale. »

**Tamouna Dadiani**

# Mercredi, c'est politique

Depuis la rentrée, 83 nouveaux collégiens âgés de 11 à 15 ans siègent au Conseil des jeunes de Strasbourg. Ils s'impliquent dans la politique locale et en faveur de la jeunesse.

**M**ercredi 25 mai. Il est 15h30. Les collégiens du Conseil des jeunes de Strasbourg sortent des commissions Europe et Temps libre. Ces élus ne sont pas des collégiens comme les autres. Eux, un mercredi après-midi sur deux, ils le consacrent à leur ville. Pas de football, tennis, musique ou théâtre, ils s'essaient à un tout autre exercice : la confrontation des idées.

Koko, Lilou, Aleksander, Emma, Kamellia, Presclia, Rojdil et Pierpaolo sont, comme l'ensemble des 83 conseillers, en classe de 5<sup>e</sup> ou 4<sup>e</sup>. Elus par leurs pairs en début d'année scolaire, ils représentent tous les jeunes Strasbourgeois pendant 20 mois. Dans ce Conseil des jeunes, créé en 1993, ils ont la parole. « *On discute beaucoup, beaucoup sur les projets qu'on veut réaliser* », explique Lilou, élue de 12 ans du collège Notre-Dame-de-Sion. « *C'est une première expérience citoyenne* » car, « *contrairement à d'habitude, ici, on a une liberté de parole et d'opinion* », précise Emma, élève du collège international de l'Esplanade.

## Une première activité citoyenne

Le Conseil des jeunes de la Ville de Strasbourg est un espace où prospèrent idées et débats. Mais pour Rojdil, cette assemblée est aussi un véritable lieu d'apprentissage. Cet élève de l'institut Notre-Dame considère qu'« *on apprend à débattre, à exposer ses idées mais aussi à écouter les autres s'exprimer* ». Il ajoute qu'être élu « *permet aux adolescents de prendre des initiatives, d'avoir des projets* », même s'il reconnaît la nécessité des présences de Laurence Mauler et Julien Harmand, de la mission jeunesse, pour encadrer les débats et les aider à rédiger les rapports.

Les idées, « *ce sont les nôtres, nous ne sommes pas influencés par les hommes et femmes politiques siégeant à la mairie* », garantit Koko. Pierpaolo va plus loin. Celui qui vient d'entamer son



Jérôme Dorkel / Ville de Strasbourg

deuxième mandat explique que « *certains ont peut-être déjà des sensibilités politiques mais ils ne doivent pas prendre partie pour une formation politique. Du moins pas au Conseil* ». Les idées sont arrêtées après de nombreuses discussions. Un mode de fonctionnement qui rappelle fortement celui de leurs aînés dans les institutions politiques.

Lors de la séance plénière (l'une des trois annuelles) du samedi 25 juin, Aleksander et Kamellia présenteront à Roland Ries, maire de Strasbourg, le plan élaboré par la commission Europe. L'adolescent du collège Notre-Dame-de-Sion raconte qu'il a « *choisi la thématique Europe car, en tant que fils d'une Anglaise et d'un Polonais, l'idée européenne fait partie de moi* ». Il veut donc mieux faire connaître l'Europe aux enfants de Strasbourg par « *un événement avec des activités culturelles et sportives autour de l'Union européenne* ». Celui-ci « *devrait avoir lieu le 9 mai 2017 pour la fête de l'Europe au jardin des Deux-Rives ou au Lieu d'Europe* », renchérit Kamellia.

Même s'il faut l'aval du maire, Aleksander fixe d'ores et déjà les objectifs. « *On veut planter un arbre pour chaque pays membre de l'Union*

■ **Les membres du Conseil des jeunes lors d'une session à la fin 2015.**

européenne avec une plaque informative sur chaque nation afin de combattre les préjugés et les amalgames », dit-il. Et d'ajouter très sérieusement qu'il « *devrait y avoir des conférences pour comprendre le fonctionnement de l'Union* ».

## Application pour découvrir la ville

Rojdil va, lui, présenter le projet « *temps libre* » à Roland Ries. « *On veut créer une application pour que les jeunes découvrent leur ville* », détaille Lilou. A la sortie de la commission, elle confesse qu'elle avait hâte d'être dans le concret. En effet, entre novembre et janvier, les nouveaux élus se familiarisaient avec l'institution, son rôle et son fonctionnement, sans débattre.

Une prise de contact pourtant nécessaire car tous les collégiens ne sont pas pleinement conscients de ce qu'est le Conseil des jeunes. Presclia, pas très à l'aise, l'avoue : « *C'était l'inconnu, je ne savais pas vraiment en quoi ça consistait. Et je ne suis pas la seule* ». Après cinq mois de commission, la jeune fille de Cronembourg reconnaît aussi qu'elle a « *moins de temps pour s'amuser avec ses amis les après-midis sans cours* ». Pas de quoi démotiver la collégienne animée par l'envie de rédiger ses idées.

**Arthur Lindon**

## 21

collèges strasbourgeois sur 29 sont représentés.

## 20 000

C'est le montant en euros du budget annuel attribué aux cinq commissions du Conseil.

# Zappeurs d'info

Comment distinguer les sources fiables de la désinformation sur internet ? Les établissements scolaires mettent en place des activités, mais semblent parfois dépassés.

**M**ardi 24 avril, 11h, au centre de documentation et d'information du collège Jean-Monnet de Strasbourg. « Pour l'instant, on a vu certains médias : la radio, les journaux... Quoi d'autre ? » « Le portable ! » Les élèves ont un rapport étonnant aux médias « Je lis des romans, explique Yacine, élève de 6<sup>e</sup>. C'est un peu comme un média, j'apprends des nouveaux mots qui ne sont pas utilisés au collège. » « Pour m'informer, je regarde la télé-réalité », ajoute une élève de 3<sup>e</sup>. Face aux lacunes, l'établissement se mobilise tant bien que mal. En groupes de huit ou dix collégiens, encadrés par la documentaliste Jeanne Claverie, les sixièmes s'initient à l'information. « Ils ne sont pas très curieux de ce qu'il se passe autour d'eux. Ils restent dans leur petite bulle », observe la documentaliste.

## Désinformation et suspicion

Aujourd'hui, ils se penchent sur la fiabilité des sources. Devant leur ordinateur, les collégiens doivent discerner les propos fiables, à partir de deux sites, sur l'histoire des menhirs. L'un est sérieux. L'autre, parodique, prétend que les menhirs poussent dans

la terre. La concentration n'est pas au rendez-vous. « C'est un problème qui arrive souvent. Ils sont de plus en plus difficiles », déplore Jeanne Claverie. Cet intérêt limité pour la presse soulève la question de la désinformation. « Je vois surtout l'influence d'internet. Avec le copier-coller, il n'y a plus de recul », note Ludivine Bien, documentaliste au collège Twinger, dans le quartier de Koenigshoffen. Les professeurs constatent la prééminence de la vidéo, aux dépens de l'écrit : « Ce sont pour eux des preuves indéfectibles. Ils ne pensent pas qu'on puisse les truquer », poursuit Ludivine Bien.

Au contraire, les médias installés suscitent la suspicion. Mounir, en 5<sup>e</sup>, se montre méfiant envers les chaînes d'information en continu. « Les médias transforment les faits. Lors des attentats, BFM-TV annonçait un nombre de morts supérieur aux autres chaînes. Ce n'était pas crédible. »

Les documentalistes sensibilisent les élèves lors de séances d'initiation aux médias. Pour Ludivine Bien, « il faut leur dire : "Voilà ce qui existe pour diversifier les sources", avant d'éveiller leur esprit critique. Ça prend du temps pour y arriver. » Au programme,

la fabrication des journaux, la sensibilisation à la déontologie du journaliste et la semaine de la presse. « Mais ce n'est pas en une semaine qu'on peut faire quoi que ce soit, c'est trop court. Il faudrait un programme annuel », insiste-t-elle. Pour autant, ces séances sont jugées « utiles » par Yacine, en 6<sup>e</sup> au collège privé la Doctrine chrétienne. « Il faut se méfier de certaines sources. Je vérifie toujours si d'autres médias relaient l'information ou non pour être sûr », affirme-t-il.

## Trop peu de moyens

Les collèges peuvent candidater pour accueillir des classes à Projet d'éducation aux médias, qui proposent aux jeunes de créer un média : journal, webradio, télévision. L'année prochaine, une classe de 4<sup>e</sup> du collège Jean-Monnet réalisera ainsi un reportage vidéo sur les filières sports-études de l'établissement, accompagnée par France 3 Alsace. Pour renforcer cette sensibilisation, la réforme du collège prévoit la mise en place d'au moins un média par établissement à la rentrée prochaine.

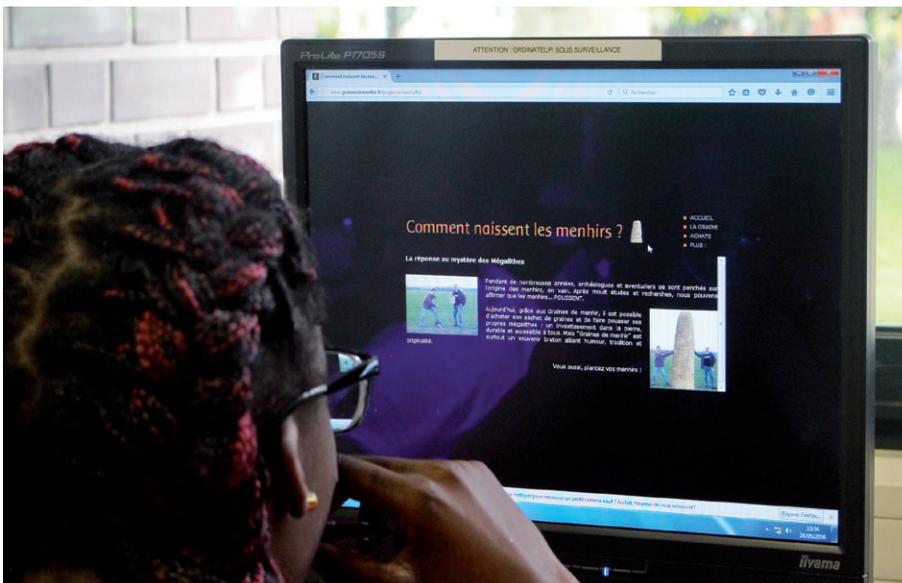
Pourtant, l'école est parfois un peu démunie. « Ces séances sont compliquées à organiser, entre le stress des programmes et le manque d'heures à disposition », avance Jeanne Claverie. Pour les documentalistes, c'est une question de coordination entre les équipes éducatives. « Les professeurs enseignent d'abord leur matière. L'éducation aux médias est partout et, finalement, nulle part », regrette Ludivine Bien.

Pour Sophie Philippi, coordinatrice du Centre de liaison de l'enseignement et des médias d'information pour l'académie de Strasbourg, les choses vont tout de même dans le bon sens : « Les moyens accordés progressent. J'ai commencé toute seule. Maintenant, j'ai une équipe de cinq à six personnes avec moi. »

8

classes à Projet d'éducation aux médias dans l'Eurométropole.

■ Les collégiens de Jean-Monnet apprennent à distinguer les sites d'informations et les sites parodiques.



Anthony Halpern  
Pierre-Antoine Lefort

## « Se confronter aux théories du complot »

Après les attentats de janvier 2015, de nombreuses théories du complot ont fleuri sur internet. L'équipe de la société de production Premières Lignes, voisine de Charlie Hebdo, s'est emparée de ce sujet et a proposé un kit vidéo, destiné à lutter contre le complottisme. Cette vidéo s'attache à démontrer les arguments utilisés par les conspirationnistes. Luc Hermann est producteur associé à Premières Lignes.

### En quoi consiste votre démarche ?

Nous avons décidé de nous confronter à la perception que les jeunes peuvent avoir des grands médias et de ces théories du complot. Il ne fallait absolument pas prendre un ton professoral. Des complots, il y en a eu, il y en aura encore. Nous donnons quelques clés pour pousser les jeunes à aller voir un tout petit peu plus loin, à vérifier par eux-mêmes. On est sur la production de cinq nouveaux kits, sur les Illuminatis, le 11-Septembre, les premiers pas sur la lune...

### Pourquoi cette génération est-elle plus susceptible de croire aux complots ?

Ce n'est pas un problème lié à la jeunesse. On a vu qu'en reprenant les codes des jeux vidéos et de la télé-réalité, Daesh arrive à toucher plein de monde. Ce sont souvent des vidéos très bien faites, des textes bien écrits. Les algorithmes de Google tendent à enfermer les conspirationnistes dans une bulle. Ils regardent une vidéo sur le 11-Septembre qui les emmène sur une autre et encore une autre.

### Comment réagissent élèves et enseignants ?

Pour certains internautes, l'équipe est financée par le ministère de l'Éducation nationale et France Télévisions, une chaîne d'Etat, donc c'est de la propagande. Mais il y a aussi de bons retours. Nous avons eu encore dernièrement celui d'une classe de troisième qui a visionné la séquence. Certains disaient qu'ils ne regardaient jamais la télé et qu'il ne fallait pas croire les journalistes, et d'autres affirmaient le contraire. Cela a créé un formidable débat dans la classe.

A. H. et P-A. L.

■ Montage réalisé à partir d'extraits de journaux des collèves Louise-Weiss, Hans-Arp et Maxime-Alexandre.

**128 000**

téléchargements du kit vidéo au 28 avril.

L'histoire de la tortue et du sac en plastique

Lionel Messi est un joueur de nationalité argentine né le 24 juin 1987. Il a 28 ans et a commencé sa vie professionnelle en 2004. Il est attaquant au FC Barcelone. C'est le joueur le plus fort du monde : il est quintuple Ballon d'or !

Mon avis : J'aime bien ce film, on s'attache assez bien aux personnages, c'est très apocalyptique et plein d'action... Mais ce n'est quand même pas très original.

Crois en toi,  
Crois en tes rêves,  
Crois en ta vie,  
Crois en l'amour,  
Crois en ce que tu as,  
Crois en la joie,  
Crois en la paix,  
Crois en la force,

N'abandonne

## Interview

Si vous deviez donner une note entre 1 et 10 aux élèves, combien leur donneriez-vous ?

Je pense leur donner un 9.

Mme Thouron, principale du Collège

Comment nos téléphones portables tuent les gorilles du Congo

Par Manon et Dounia



Il faut ne faut pas être timide et aimer être pris en photo.

Le retour du retour de la Force

Les Collégiens racontent

## « Faire découvrir le journalisme »

Camille Hauptmann, documentaliste du collège Louise-Weiss est co-rédactrice en chef de « L'Éclair du collège ».

### Comment est confectionné l'Éclair du collège ?

Il y a neuf élèves au club journal et d'autres m'apportent spontanément des articles. Avec la CPE, on les voit une fois par semaine entre midi et deux. Notre rôle est de les aiguiller pour qu'il y ait un certain nombre de sujets sur le collège mais on les laisse aussi choisir en fonction de leurs centres d'intérêt. Par exemple certains papiers sont sur les jeux vidéo. On a aussi une fille passionnée de lecture qui fait des chroniques littéraires. L'année prochaine, seront publiées des lettres ouvertes, un peu engagées qui ont été écrites par des élèves de 4<sup>e</sup> en cours de français. On essaie de varier.

### Participer à la création d'un journal change-t-il leur point de vue sur le journalisme ?

Ça peut être un moyen de les accrocher, de leur faire découvrir. On était par exemple allés à l'école de journalisme. Pierre France (ndlr : rédacteur en chef de Rue89 Strasbourg) vient rencontrer le club. Après, est-ce que ça va vraiment amener des élèves vers la presse ? Je ne sais pas, mais qu'ils découvrent le monde du journalisme, ça peut être bien. Aujourd'hui, je pense que c'est un phénomène assez général, mais les élèves ne suivent pas beaucoup l'actualité.

Propos recueillis par Alexis Boisselier

# Wesh

« Hé ! Alors ! Salut ! »  
Vient de l'expression wesh rak  
(« comment vas-tu ? »)

**Ça passe crème**  
Ça passe tout seul / c'est bon.

## Tchiper

Signe de désapprobation,  
d'agacement voire de mépris.

**En scred**

De façon discrète.

**Q.L.F.**

Que la famille. Popularisé  
par les rappeurs PNL.

**Poucave**

Balance, indic.

## S'enjailler

S'amuser, en argot ivoirien.

**Miskin**

Le pauvre, en arabe.

**Amaneskin**

Fils de pute, en turc.

**O.K.L.M.**

Au calme, popularisé par le rappeur  
Booba.

## T'es mort dans le film, dans le teaser

« Tu sers à rien » ou « c'est mort ».

**Mytho**

Menteur.

**Thug**

Vousou.

**Pouillave**

Voler.

**Kaou**

Au cas où.

## Garde la pêche

Calme ta joie / reste calme / t'es pas marrant.

# Garde la pêche et pa

*Souvent caricaturé  
comme irrespectueux  
des règles grammati-  
cales, le langage  
des collégiens est  
parfois d'une richesse  
étonnante.*

**L**e vocabulaire des élèves ? Ça ne va pas être compliqué, ils ne connaissent que 300 mots ! » Cette affirmation d'un chef d'établissement de l'Eurométropole fait bondir les linguistes. « Même si les frontières sont floues avec le primaire et le lycée, il y a bien un langage du collège, explique Cyril Trimaille, maître de conférences en socio-linguistique à l'université Grenoble-Alpes et spécialiste du parler des jeunes urbains. Le collège est la période où l'on passe d'une socialisation essentiellement verticale (les parents) à une socialisation horizontale (les camarades) et cela se traduit par un comportement vestimentaire mais aussi langagier spécifique. Les adolescents en sont conscients et réfléchissent aux mots qu'ils emploient. »

### Brassage culturel

Il arrive que la réflexion s'invite en classe. Ce matin, le cours d'étymologie de la 5<sup>e</sup> B au collège Lezay-Marnésia à Strasbourg prend une tournure surprenante. « Wesh, ça vient d'où ? », demande Hélène Foesser, professeur de français. « De la Meinau ! », répond Inès dans un sourire qui dévoile son appareil dentaire. Assis à l'opposé, près du mur en crépi bleu, Younès soupire. Le garçon, bilingue, ne supporte pas qu'on utilise des mots arabes sans en connaître le sens. La fameuse interjection n'est pas le seul mot étranger à ponctuer les phrases des collégiens. « Certains professeurs leur interdisent de parler autre chose que le français, explique Hélène Foesser. J'essaie plutôt d'utiliser cette diversité dans mes cours car ils ont une vraie fascination pour les langues... Même si ce sont surtout les insultes qui les intéressent. »



Postés entre les voitures, deux garçons guettent la sortie du collège Louise-Weiss dans le quartier de Neudorf. Chacun garde précieusement un œuf dans la main. « C'est la tradition : le jour de ton anniversaire, on te casse un œuf sur la tête », commente sur le ton de l'évidence Ahmed, élève de 5<sup>e</sup>. Avec son ami Matis, ils sont capables de citer plus de cinq gros mots turcs en trois minutes. Ils n'ont pourtant aucun lien avec le pays. « On les entend, on les apprend. C'est tout. » Avec environ 25 000 personnes, Strasbourg abrite la plus importante communauté d'origine turque de France. Devant le turc, l'arabe nourrit la langue des collégiens. « Oh la miskin ! », s'exclame Matis alors qu'Ahmed contemple, dépité, son œuf tombé à terre.

En revanche très peu de mots sont issus de l'alsacien. Si l'usage du terme « schneck » est répandu à l'échelle nationale, seul Maxime, en 5<sup>e</sup> au collège du Stockfeld, tente un audacieux « schleim de mort », mélange de manouche et d'alsacien selon lui. Utilisés depuis le XIX<sup>e</sup> siècle en France, certains mots d'argot gitan (poucave, marave, pouillave...) sont

# re-moi mieux !



Photos Carol Valade/Cuej

d'une longévité étonnante mais font figure d'exception dans une langue en perpétuelle évolution. « *Je n'ai que 25 ans et pourtant je découvre la moitié des termes qu'ils utilisent entre eux*, remarque Frédéric Laumont, enseignant de français. *Garde la pêche, par exemple, je ne l'avais jamais entendu alors que boloss (bouffon, pauvre type) tombe en désuétude comme le tchip qui commence à se faire vieux.* »

## Des codes pour se différencier

Parfois, Mousse aussi a l'impression de se faire vieux. Il anime des ateliers d'écriture au centre socioculturel de l'Elsau. « *Cette génération, tout comme la mienne, a son propre langage nourri par les réseaux sociaux qui abolissent les distances, les émissions de radio pour ados et le rap.* » Quant à Thibault, assistant d'éducation au collège Solignac, ce sont les « *battle de blâme* » improvisées dans la cour qui le fascinent ainsi que le langage outrancier dans la bouche des filles. Mélissa, en 3<sup>e</sup> à Louise-Weiss, ne s'en cache pas : « *On se traite tout le temps de pute et on dit j'men balec plus souvent que les mecs !* »

Dans le cours de français, les élèves protestent lorsque le professeur demande le sens de certains mots : « *Faut pas qu'on vous explique, sinon on pourra plus parler en scred !* » Derrière cette expression, ce que les chercheurs nomment la fonction cryptique du langage. Une volonté, selon Cyril Trimaille, de se différencier des « *petits* » tout en s'émancipant de l'autorité des adultes. Frédéric Laumont, lui, s'inquiète du fait qu'ils « *utilisent "ta gueule" à tout bout de champ, comme de la ponctuation !* » Une façon de s'imposer, de prendre la parole ? « *Le même phénomène existe pour "nique ta mère"*, explique le linguiste Cyril Trimaille. *Certains mots perdent leur portée offensive et sont intégrés dans le langage courant, ce ne sont presque plus des insultes.* » Ces tics de langage peuvent-ils à l'avenir desservir les collégiens plus que leur milieu social ? Pas sûr, d'autant qu'aujourd'hui nombre de mots d'origine argotique tels que bachotage, narquois, cambrioleur ou baratin sont passés dans le langage courant.

Carol Valade

## Bedave

Fumer de l'herbe.

## Marave

Frapper.

## T'es wercé

Tu es dans ton monde.

## Avoir le seum

S'en mordre les doigts.

## Babtou

Personne à la peau blanche.  
Parfois, par extension, un radin.

## Balec

Bat les couilles.

## Schleim de mort

Sperme de mort.

## Faire zarma, Faire crari

Prétendre.

## Toz

Doigt d'honneur, en turc.

## Blâmer

Charrier, traiter, insulter.

## La hess

La misère.

## T'as le cancer

T'es pas d'ici.

## Askip

À ce qu'il paraît.

## Schneck

Appareil génital féminin.

# Portable, organe vital

À l'heure des smartphones, ce doudou numérique bouscule les règles établies des deux côtés des grilles des établissements.



Robin Droulez / Cuej

**A**u collège, le portable fait partie des loisirs, au même titre que le football par exemple. » Terence Bio, 32 ans, est surveillant depuis quatre ans à la cité scolaire Jean-Monnet, un collège classé en Réseau d'éducation prioritaire (REP). Dans cet établissement de Neudorf, les collégiens ont le droit d'utiliser leur téléphone dans la cour. Une tolérance dont ils ne se privent pas pendant les récréations. Tous autour d'un écran pour regarder des vidéos, jouer à des jeux ou envoyer des selfies. « Filles et garçons y passent autant de temps, mais les garçons font plus de jeux alors que les filles auront plus tendance à aller sur Snapchat », constate-t-il. Avec la démocratisation des portables, les collégiens se voient offrir leur premier smartphone très jeune. « Ceux qui

n'ont pas de téléphone sont ultra-minoritaires et sont surtout en 6<sup>e</sup> », confirme Le surveillant. Hocine, 12 ans, en 6<sup>e</sup> à Jean-Monnet, en est déjà à son deuxième, un iPhone 6.

## «Une valeur sentimentale»

Avec la multiplication des applications, les 11-15 ans d'aujourd'hui accumulent messages, photos, musiques et informations confidentielles dans leur mobile. Plus qu'un simple moyen de communication, il est devenu indispensable pour certains. « Notre téléphone, c'est nos poumons. Si t'as pas de poumons, tu vis pas », explique Sabrina en 5<sup>e</sup> au collège Vauban. « Je me suis déjà fait voler mon portable dans le vestiaire et j'étais en larmes, renchérit Adelia, en 6<sup>e</sup> à Louise-Weiss. Ça a une valeur sentimentale ! »

■ **Les établissements scolaires tentent de réglementer l'utilisation des téléphones.**

# 11

ans. L'âge moyen du premier portable, selon la dernière étude Médiamétrie.

Comme un prolongement de leur main, pianotant sans relâche sur l'écran, ils sont nombreux à avoir du mal à décrocher. Hocine avoue déplacer sa chaise de bureau près de son lit le soir pour y poser son portable et l'avoir à portée de main toute la nuit lorsqu'il charge. En 5<sup>e</sup> à Jean-Monnet, Amin, lui, ne met « surtout pas » son iPhone 6 sous son oreiller car « ça pourrait le casser ».

Cadeau rituel des parents, le portable est aussi un moyen pour eux de se rassurer et de pister leur ado. « Je ne suis pas accro à mon téléphone ! » Le portable d'Illia, en 5<sup>e</sup> à la Robertsau et passionné de kayak, affiche deux appels manqués. C'est sa mère qui a essayé de le joindre. « Je l'appelle quand il est en retard », explique Audrey Martayan. Cette représentante des parents d'élèves au conseil de classe constate, lucide, que « pour beaucoup de parents, le téléphone que l'on donne à nos enfants c'est une manière de ne pas couper le cordon ombilical ». Terence Bio, qui confisque plusieurs appareils par semaine, utilisés de manière intempestive, confirme : « Il m'est arrivé de me trouver face à des parents qui me supplient de rendre le portable de leur enfant. Une mère m'a dit que c'était de sa faute et qu'elle avait besoin de pouvoir joindre sa fille à tout moment. » Kathy Fuhrmann, CPE au collège Louise-Weiss à Neudorf, a cependant déjà eu à faire un constat inverse : « Parfois ce sont les parents qui nous demandent de garder le téléphone portable un peu plus longtemps dans l'armoire, jusqu'aux vacances par exemple. »

## Accro aux réseaux

« On parle d'addiction à partir du moment où l'activité empiète sur le reste, et qu'on ne peut plus s'en passer, définit Benjamin Bonassi, psychologue à la Maison des ados, lieu d'écoute pour les jeunes à Strasbourg. Les outils multimédias et leurs applications deviennent une source de plaisir unique, qui entraîne un désintérêt pour les autres activités. »

À Strasbourg, les initiatives d'information et de prévention se

multiplient pour aider « à comprendre la différence entre le réel et le virtuel ». Le collège Saint-Étienne a lancé une campagne en lien avec la police nationale en mars dernier. L'association de prévention Olympio a mené l'action « Virtuel addict » dans une vingtaine de classes des collèges d'Illkirch-Graffenstaden, en partenariat avec la mairie de la commune.

**Raphaëlle Pérez**

# 4,5%

des collégiens sont victimes de cyberharcèlement, selon le ministère de l'Éducation nationale.

## Des vidéos Periscope en classe

La confiscation, arme de dissuasion. Gare en effet à celui qui se fait attraper, hors des clous, à géométrie variable selon les établissements. À Louise-Weiss toujours, les élèves ont le droit d'utiliser leur mobile en "mode avion" dans le foyer, un lieu auquel ils ont accès pendant les pauses. Pour Kathy Fuhrmann, ce droit, réclamé

par les collégiens, et instauré à la rentrée dernière, n'a pas entraîné d'excès : « *Tout le monde ne se précipite pas sur son portable dès qu'il le peut.* »

Il est vrai qu'en "mode avion", les usages sont considérablement bridés. Impossible en théorie d'envoyer des SMS ou de passer des coups de fil, et encore moins d'être en ligne. « *Ils peuvent quand même écouter de la musique et jouer à des jeux* », justifie Kathy Fuhrmann. Pourtant, cela n'a pas empêché des vidéos Periscope d'être tournées au sein des classes, à l'insu des professeurs. Une fonctionnaire de l'Éducation nationale avoue d'ailleurs regarder régulièrement ce qui se filme dans son établissement.

### Des parents dépassés

L'image et la vidéo ont changé les règles du jeu. Rien de plus facile que de dégainer à tout moment ces petits bijoux de technologie qui tiennent dans la poche pour capturer la moindre scène divertissante... Margot, en 6<sup>e</sup> à Louise-Weiss, et déléguée de classe, croit savoir qu'« *on ne peut pas faire de photos dans la cour à cause du droit à l'image* ». « *Sur Snapchat, on fait souvent des captures d'écrans qu'on garde pour nous. Ça permet de vanner les potes à l'occasion* », rigole quant à elle Dounia, en 4<sup>e</sup> à Jean-Monnet. « *Il y a quelques mois, un 3<sup>e</sup> a pris sept jours d'exclusion pour avoir mis en ligne l'agression d'une camarade devant le collège par une personne extérieure, sans penser, à aucun moment, à lui venir en aide* », raconte Terence Bio. L'usage excessif du téléphone a multiplié le phénomène de cyberharcèlement. Pour Jean-Luc Kaneb, directeur de la Maison des potes, une association qui intervient auprès des collégiens pour les sensibiliser, une des causes de ces dérives est le manque de prévention de la part des parents. « *Ils ne maîtrisent pas forcément tous les dangers qu'impliquent le portable et les réseaux sociaux* », explique-t-il. Un constat confirmé par Audrey Martayan : « *En tant que parents, on ne sait pas toujours ce à quoi nos enfants sont confrontés. Comment réussir à faire de la prévention quand on ne sait même pas tout ce qu'il y a ?* »

**Charlotte Lefetey  
et Arnaud Richard**

## « Attends l'année prochaine »

*Ils sont une minorité à leur âge, pourtant Charlotte et Ibrahim n'ont pas de téléphone. Un choix des parents.*

« Mon grand frère a un téléphone portable et je veux toujours jouer dessus, mais il ne me dit pas le code confidentiel pour débloquent l'appareil. Je suis jalouse ! Mais quand je demande à ma mère pour en avoir un, elle me dit toujours "non" sans raison. Un jour, j'ai eu une tablette et elle l'a revendue ! Je ne sais pas pourquoi... »

Je pense qu'elle n'aime pas que je sois trop souvent sur les écrans, comme mon frère. A chaque fois qu'il rentre l'après-midi, il jette son sac et il se colle devant la télévision avec son smartphone. Ma mère ne veut pas que je fasse la même chose. Je ne suis pas exclue par les autres à cause de ça. Mes amis me prêtent leur téléphone quand je dois appeler mes parents. Mais j'aimerais avoir le mien parce que je me compare à eux. Ils sont sur Snapchat, ils jouent à Clash of Clans, ils s'envoient des SMS... Je veux faire comme eux mais je ne peux pas ! C'est ça qui me saoule ! »

**Charlotte, 12 ans,  
6<sup>e</sup> au collège Jean-Monnet.**

## 75%

des 11-13 ans sont équipés d'un portable, selon une étude de Calysto.

■ **Charlotte et Ibrahim utilisent les portables de leurs amis.**

« Quand je suis arrivé au collège, j'ai vu que presque tous les autres avaient un smartphone, alors je me suis dit "pourquoi pas moi ?" Mais ma mère ne veut pas m'en acheter un parce qu'elle a peur qu'on me le vole. Elle m'a dit : "Je ne veux pas que les racailles te le prennent !" Ma grande sœur connaît des troisièmes qui piquent des téléphones. Donc ma mère attend qu'ils quittent le collège pour m'en donner un et être sûre que je le garde. Je suis mal, surtout que certains de mes potes ont eu leur premier smartphone en CM1 ! Mais je ne me sens pas à l'écart. Mes amis me prêtent leur téléphone quand je m'ennuie. À la maison, je pique celui de ma sœur et de ma mère pour pouvoir me connecter à Snapchat et Instagram. Je demande souvent à ma mère de m'acheter un smartphone, et elle me répond toujours : "Attends l'année prochaine." J'espère que j'en aurai un en 2017. »

**Ibrahim, 12 ans,  
6<sup>e</sup> au collège Fustel-de-Coulanges.**

**Propos recueillis  
par Antoine Defives**



# Dans mon smartphone, j'ai mis...

## 69,38%

des filles entre 11 et 14 ans sont inscrites sur plusieurs réseaux sociaux. Cette part s'élève à 63,42% pour les garçons selon une étude de Génération Numérique publiée en février 2016.

### Snapchat

Application de partage de photos et de vidéos éphémères.  
63,40% garçons, 79,53% filles  
Adelia, 11 ans : « *Quand j'ai eu mon appareil dentaire, et ben je l'ai posté sur ma story Snapchat.* »



### YouTube

Réseau social de partage de vidéos en ligne.  
Baptiste, 15 ans : « *C'est facile de s'y perdre, on peut y passer des heures!* »



### Instagram

Réseau social de partage de photos en ligne.  
50,16% garçons, 67,78% filles.  
Baptiste, 15 ans : « *Malheureusement, beaucoup de gens s'exposent sur Instagram, alors que ça devrait privilégier le partage.* »



### Musical.ly

Application qui permet de créer des vidéos musicales de 15 secondes et de les partager sur les réseaux sociaux. L'utilisateur se filme en train de danser et/ou de faire du playback sur une chanson du moment. Il peut utiliser des filtres et des effets pour personnaliser ses vidéos.  
Belinda, 14 ans : « *Je fais des vidéos sur Musical.ly, où je prends des sons et je me filme en train de faire semblant de chanter.* »



### Periscope

Application de partage de vidéos en direct. Les utilisateurs sont géolocalisés et les vidéos visibles pendant 24 heures.  
Hocine, 12 ans : « *Périscope, ma mère m'a dit de l'enlever car ça fait trop de problèmes.* » (En référence à la fille qui s'est suicidée en direct)



### Téléphone

Léo, 13 ans : « *Je l'utilise de temps en temps pour appeler mes parents quand je suis dehors.* »



### Mail

Thomas, 15 ans : « *Mon adresse mail, je l'utilise pour me connecter sur des jeux, pas pour envoyer des mails.* »



### OnOff

Application qui permet à l'utilisateur d'avoir plusieurs numéros sur une seule carte SIM. Les appels et SMS viendront directement se décompter du même forfait. Cela permet notamment de différencier le numéro professionnel et personnel, sans avoir recours à une seconde carte SIM.  
Dounia, 13 ans : « *Ce deuxième numéro, je le donne aux garçons pour pas me faire harceler.* »



## Batterie

Yasmina, 14 ans : « C'est la fin du monde quand je n'ai plus de batterie. »

## WhatsApp

Application de messagerie instantanée permettant de s'envoyer des messages avec une connexion internet.

Hocine, 12 ans : « Je parle avec mes amis sur WhatsApp quand j'ai plus de forfait. Ça marche en wifi. »

## Facebook

Facebook est le réseau social qui compte le plus d'inscrits mais il n'est pas celui qui est le plus utilisé par les collégiens, beaucoup plus actifs sur Instagram et Snapchat.

62,61% garçons, 47,16% filles.

Lukresse, 13 ans : « Facebook, c'est pas intéressant, ça garde les photos. Moi, je l'utilise que pour communiquer avec ma famille à l'étranger. »

## Jeux

Alexandre, 13 ans : « Je joue à Clash Royal, Minecraft et Crossy Road. J'y joue de temps en temps mais au moins une fois par jour. »

## We heart it

Au même titre qu'Instagram, We heart it est une application de partage de photos. La seule différence consiste à « liker » des photos pour que celles-ci s'affichent sur le profil de l'utilisateur et forment une galerie de ses photos préférées.

Pauline, 14 ans : « On peut y trouver de belles photos dessus. Moi j'y vais pour trouver des fonds d'écran pour mon portable. »

## Twitter

Réseau social qui permet aux utilisateurs de poster de courts messages de 140 caractères maximum.

37% garçons, 23,29% filles.

Roulem, 14 ans : « Twitter, pendant un moment j'étais dessus, mais c'est pas intéressant, y'a personne que je connais. »

## Musique

Charlotte, 12 ans : « Pour écouter de la musique, je vais surtout sur Youtube. »

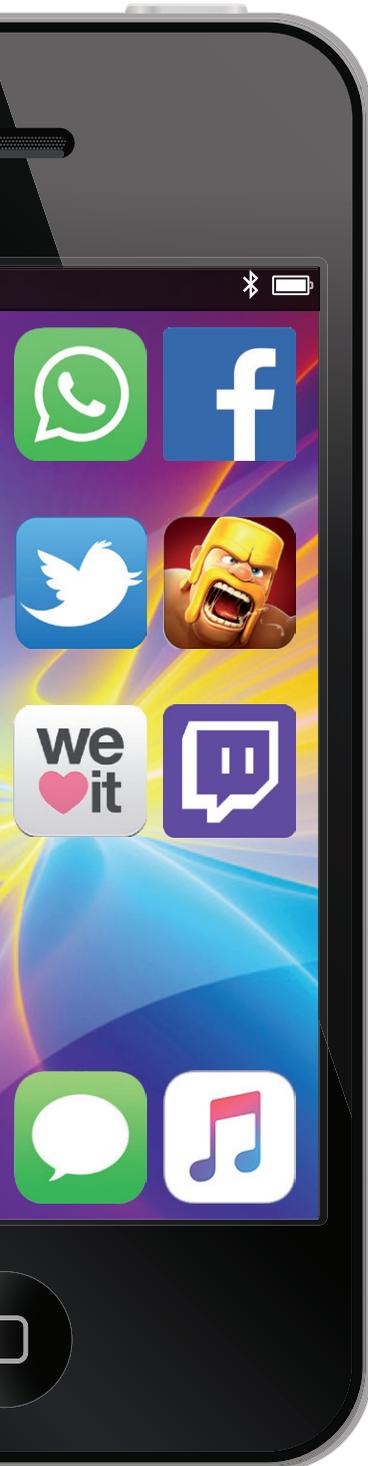
## SMS

Mustafa, 13 ans : « Je n'envoie jamais de SMS, que des snaps. »

## Twitch

Service internet qui permet à l'utilisateur de diffuser ses parties de jeux vidéo en direct. Le « gamer » ou le e-sportif (sportif virtuel), partage et commente ses parties pendant que les internautes le regardent jouer et interagissent via les chats.

Thomas, 15 ans : « J'allais beaucoup sur Twitch avant. Mais je préfère aller sur Youtube pour regarder des vidéos gaming parce que je peux les regarder quand je veux. »



# Youtube, chaînes de vie

*Le phénomène de diffusion de vidéos sur Youtube prend de l'ampleur chez les collégiens. Certains veulent même en faire leur métier.*

**U**n jour avec un pote, on jouait à un jeu vidéo. On s'est dit qu'il était trop bien et que l'on pourrait en faire une vidéo. » C'est comme ça que Samy, alias Bumb-Lack, s'est lancé dans la création d'une chaîne Youtube baptisée « Le trio des Bermudes », avec ses copains de classe, Efe et Hippolyte. Ils font partie de ces jeunes, de plus en plus nombreux, à produire du contenu sur la plateforme de partage de vidéos. Les trois amis capturent les images de leurs parties de Playstation, pour ensuite en faire de véritables vidéos, publiées sur Youtube.

Âgé de 12 ans, Samy est en 5<sup>e</sup> au collège Fustel-de-Coulanges. Dans sa classe, sur les trente élèves, ils sont au moins sept à avoir une chaîne Youtube.

Il a également décidé de créer en parallèle sa propre chaîne, « Bumb-Lack », qui compte aujourd'hui douze abonnés. Il publie des tutoriels sur les jeux vidéos. Il y explique comment réaliser des figures en BMX sur le jeu GTA IV ou révèle des secrets sur Call of Duty. Il y transmet sa passion du jeu vidéo : « C'est juste un amusement. Je fais ça pour me faire plaisir et pour partager ce que j'aime. »

**Le gamer** Accro aux jeux vidéos, il va capturer en images ses meilleures parties, donner son avis sur les dernières sorties ou ressortir de vieilles pépites de son placard. Il est sur Youtube mais aussi sur Twitch, une plateforme de streaming-vidéo qui permet de regarder en live les joueurs du monde entier. (Squeezie, Le Joueur du grenier, Amixem)



Robin Droulez / Cuej

Pareil pour Lauriana, 14 ans, et scolarisée au collège Jean-de-La-Fontaine. Elle est youtubeuse « *lifestyle* » depuis six mois : « *Youtube, c'est vraiment une passion.* » L'adolescente gagne entre 5 et 10 abonnés par jour sur sa page qui en recense environ 900. Elle produit une à deux vidéos par semaine, gardant un rythme régulier de publication pour ses abonnés.

Contrairement à Samy, Lauriana se montre à visage découvert sur Youtube. Elle pose son iPad sur une chaise et se filme. Dans l'une de ses dernières vidéos, elle répond aux questions posées par ses abonnés : « *Est-ce que tu aimes les pizzas et pourquoi tu es belle ?* » ou encore « *C'est quoi ton style de garçon ?* »

Au travers de sa chaîne, elle raconte son quotidien, réalise des défis ou encore partage sa playlist du moment, face à la caméra. « *Je fais juste ce qui me plaît, en restant*

■ **Samy (à gauche), Efe (à droite) et Hippolyte ont créé une chaîne Youtube baptisée « Le trio des Bermudes ».**

## 400

heures de vidéo sont mises en ligne chaque minute dans le monde.

### Youtubeur

Personne qui publie ses vidéos sur Youtube, définition répertoriée depuis 2016 dans le Petit Larousse.

### La spécialiste beauté et mode

Elle trouvera le meilleur fond de teint du moment, l'astuce de grand-mère pour masquer les cernes ou la dernière paire de baskets « in ». Toujours à la pointe de la mode, elle vous dit quoi porter pour la saison prochaine ou comment bien choisir votre vernis à ongles. (Enjoyphoenix, ElsaMakeUp, Horia)

*moi-même* », explique-t-elle. Dans la cour du collège, les élèves en discutent entre eux et les retours sont parfois violents. Lauriana raconte que l'un de ses amis a arrêté de faire des vidéos après avoir été violemment insulté au collège à cause de sa voix qui muait. Elle, en revanche, ne craint pas le regard des autres : « *Je n'ai pas peur d'être jugée.* »

### Devenir une star du web

Pauline, 14 ans, n'est pas encore prête à affronter les critiques. Elle repousse à plus tard la création de sa chaîne. « *Quand j'aurai 18 ans, je pense que je franchirai le pas.* » Le thème envisagé ? La beauté et la mode, comme son modèle qu'elle est venue rencontrer le 28 mai devant la librairie Kléber, ElsaMakeup, une youtubeuse beauté que suivent plus de 700 000 abonnés. Pauline n'est d'ailleurs pas la seule

**Le sportif** Sourire étincelant, avec une plastique idéale, il est là pour transmettre sa passion pour le sport. Programme complet, conseils de nutrition et réalisation d'exercices en tous genres, un vrai coach perso. Ou presque. (Tiboinshape, Blogilates)

à faire la queue pour échanger quelques mots et récupérer l'autographe de cette star d'un nouveau genre. Plus d'une cinquantaine de jeunes filles de 10 à 17 ans, le plus souvent accompagnées de leur mère, patientent parfois depuis plus d'une heure pour approcher Elsa.

### Un euro pour 1000 vues

Lauriana et Samy ne songent pas à monétiser leur passion, ils privilégient leurs études. Pour Pauline au contraire, c'est plus que ça : « C'est un métier, c'est évident pour moi. C'est compliqué et il faut persévérer, mais il ne faut pas le voir uniquement comme un amusement. »

Les vidéos sur Youtube peuvent rapporter gros, très gros. La plateforme rémunère au « clic », un euro pour 1000 vues. Pour Samy qui réalise en moyenne 35 vues par vidéo, la fortune n'est pas pour tout de suite. Des youtubeurs stars comme Norman ou Enjoyphoenix enregistrent des millions de vues à chaque vidéo. De quoi susciter des vocations chez les jeunes qui passent désormais plus de temps sur Youtube que devant la télévision.

**Robin Droulez**

#### À l'école Youtube

Ce phénomène prend tellement d'ampleur que Youtube a mis en place sa propre école pour youtubeurs. Réservée à des jeunes déjà expérimentés, la sélection est rude. Des cours y sont dispensés sur la prise de vue, le montage mais également sur tout l'aspect marketing. On apprend toutes les astuces nécessaires pour continuer à faire grimper le nombre d'abonnés et le chiffre d'affaires.

### L'intello

Si vous avez toujours eu du mal à comprendre la poussée d'Archimède ou la pensée d'Aristote, certains Youtubeurs se chargent de vous expliquer tout ça en version simplifiée. Une bonne dose d'humour pour rendre des sujets « compliqués » accessibles à tous. (Dany Caligula, E-penser)

## Periscope en surface

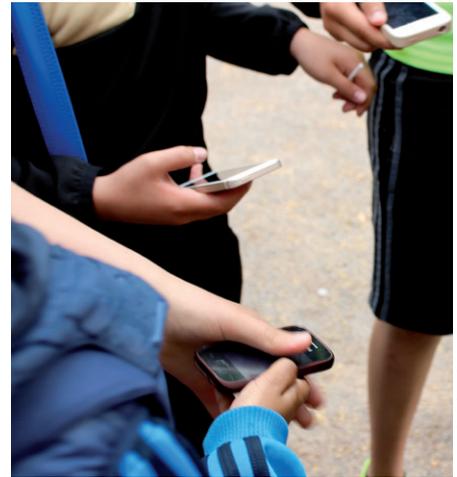
*Entre défis loufoques, affirmation de soi et désœuvrement, l'application de vidéo streaming est investie à tout moment.*

**E**nnuit venez : près de 23 heures ce soir de semaine. Lakurd annonce la couleur. Elle se tient allongée sur un lit, en direct de la rue de l'Engelbreit, aux Poteries à Strasbourg. On entend la télé en fond sonore. Minimoitequila se connecte, prévenue par une notification sur son smartphone que son amie est en ligne. « Resalut toi ! », lance Lakurd, tout en sourire juvénile. Puis : « Ah oui Marion, le truc là, le défi que vous avez envoyé de jeter des œufs sur des personnes, j'ai pas réussi à le voir, ça beuguait ». Mathis commente : « Je t'é déjà vu toi. » L'adolescente répond, flattée : « Et oui, chui de Strasbourg ! » Minimoitequila, à la manoeuvre pour lancer les défis les moins cordiaux, reste néanmoins polie. Quand la tête de la maman de Lakurd apparaît à l'écran, hagarde, mais attirée par la lumière, elle la gratifie d'un « Bonjour Mme :) ».

En fond, la maman salue les quatre personnes connectées, dans un mélange de turc et de français, peu intelligible, mais déclamé avec conviction : « Je merci, ouéé... toujours pareil. » Lakurd, au commentaire moqueur : « Ah, elle sait pas parler français ! » Avant de souligner la qualité du divertissement produit dans le frisson du direct : « Putain, vous restez 30s avec elle, et vous êtes déjà pétés de rire ! » Ça manque encore un peu de fun pour Minimoitequila, qui balance : « Va y je vais faire un peri, lancer des oeufs chez les voisins. » A 3'45", Lakurd coupe son stream pour voir celui de son amie. Priorité à un autre direct.

### Repousser ses limites pour le buzz

Une salle de classe de Jean-Sturm, fin mai. Le téléphone qui filme est dans la trousse. « A 20 personne il zouk avec son gros boule de lopsa. » Traduction du titre : si la vidéo de So' atteint 20 spectateurs en direct, son camarade, Arnaud, à sa gauche, devra danser, en remuant notamment ses fesses, le boule (on vous fait grâce de la petite remarque sexiste qui va avec). So' se donne du mal pour attirer le chaland, mais rien n'y fait. A 2'12" de stream, ce constat lucide : « Je crois que mon titre aguicheur n'intéresse personne. » Devant eux, le murmure de la classe. A 2'51",



Arnaud Richard / Cuej

■ La France est l'un des premiers pays utilisateurs de Periscope, créée il y a un an.

cette incise : « Haha, il y a le prof qui nous guette ». A 2'57", c'est la fin. Au final dix personnes auront suivi le stream. Pas assez pour qu'Arnaud « zouk avec son boule de lopsa ».

### Tuer l'ennui à tout prix

Plus tard, nouvelle vidéo des mêmes, « en cours avec un gros mec perché là ». So' se recoiffe face à l'objectif. « Dans l'exercice 7, la figure... » : le prof de maths ne se doute de rien. So' lit les messages à haute voix de ceux qui interviennent en live, un mec se lâche : « T dominatrice, j'aimerais bien que tu me dresses [...] Dommage, ta pas de sein ». So' sans plus s'offusquer : « Ouais, c'est vrai, je suis plate, haha. » Elle ne cesse de jouer avec Arnaud, lui caressant le visage à l'occasion. Un nouveau message : « Tu t'épiles sous les aisselles BB ? » Son voisin la surprend en lui soulevant le bras. « Mais mange tes morts, haha ! » Content de lui, Arnaud s'adresse à l'audience : « Est-ce qu'il y en a qui fume des choses illicites ? Qui veut du bédou ? » Il expose une boulette de shit devant la caméra. 56 viewers cette fois.

**Arnaud Richard**

### La taupe

Il est le spécialiste de la classification. Totalement décalé, instructif ou juste amusant, il classe des informations. Le top 10 des sports olympiques disparus, des musiques mythiques de jeux vidéo ou encore des plus gros dangers de l'alcool. Un fourre-tout décalé qui se veut pédagogique. (Taupe10, Univers du Top)

### L'humoriste

Des sketches mis en scène, sur des sujets du quotidien, qui touchent tout le monde. C'est leur recette miracle pour faire rire et attirer des abonnés. On ne présente plus Norman, ni Cyprien qui ont démocratisé ce style du « one man show » en version numérique. Une recette à succès. (Le rire jaune, Natoo, Mister V)

# Mon ado : « un mystère »

Les envies d'indépendance, les premières amours et les premiers verres : trois mamans racontent la crise d'adolescence de leurs enfants.

« Quand ils sont petits, ils écoutent, ils rangent leur chambre. Mais, il arrive un moment où, on ne sait pas pourquoi, ils ne disent plus ni "s'il te plaît", ni "merci". On se dit "merde, qu'est-ce que j'ai raté ?" »

On se croirait à la télé : Elliot descend pour prendre à manger dans les placards et remonte dans sa chambre. C'est l'ado dans toute sa splendeur ! J'ai l'impression qu'il n'y a pas grand chose qui l'intéresse en ce moment. Il y a un mois, il était tout le temps sur "League of Legends", un jeu vidéo en ligne. Il ne faisait plus rien d'autre. Quand on lui disait d'arrêter, c'était une souffrance, une torture. Il s'asseyait à table et tout ce qu'il attendait c'était qu'on lui donne notre accord pour aller jouer une heure de plus.

Elliot, c'est un peu un mystère. Avec nous, il est très secret. Mais au collège, j'ai l'impression qu'il joue un peu au leader. Quand on le dépose le matin, ce n'est plus le même qu'à la maison. Dès qu'il a fermé la porte de la voiture, on n'existe plus. Et il ne faut surtout pas se garer devant le bahut. Ma fille m'explique que c'est une question d'image, de réputation. Son rapport au corps a changé, il a envie de se muscler. Il essaye de soigner son apparence mais, des fois, c'est un

peu paradoxal : il lui faut ses Nike aux pieds, mais s'il porte un gilet trois fois trop petit, c'est pas un problème. »

**Magali Pierrat, mère d'Elliot, 14 ans.**

« En 5<sup>e</sup> Sarah travaillait. Quand je lui disais de faire ses devoirs, elle m'écoutait. Mais, cette année, elle est hors-circuit, complètement déconnectée du monde réel. Ses notes sont en baisse, mais ça ne la dérange pas. Par contre, quand elle sait que j'ai rendez-vous avec un prof, alors là elle se tient à carreau, le cahier qu'elle avait perdu il y a trois semaines, comme par hasard, elle le retrouve ! »

A son âge, les filles s'intéressent plus aux garçons qu'aux résultats scolaires. Je vois bien, toutes ses copines, c'est pareil ! Elles commencent à se maquiller, à se faire belles. Une fois, elle est sortie de sa chambre avec le trait d'eye-liner, le rouge à lèvres et un décolleté plus plongeant que le mien ! Quand j'ai vu ma fille comme ça, à 13 ans, j'étais choquée !

Depuis, tous les matins, je vérifie la tenue et le maquillage. J'ai rien contre le fait qu'elle se maquille, c'est même moi qui lui ai acheté son premier mascara, mais il faut faire ça progressivement. Je ne veux pas être trop dure avec elle, j'essaie d'être diplomate pour ne pas

## 15%

des jeunes vivent mal la crise d'adolescence. C'est la part de ceux qui consultent des spécialistes pour des problèmes d'anorexie, de boulimie et/ou de dépression.

■ **Magali Pierrat ne sait pas toujours comment se comporter avec son fils en pleine évolution.**

casser le dialogue. J'ai l'impression qu'on est comme deux aimants, on n'arrive pas à s'accorder. Le seul moment où tout va bien, c'est quand on va faire du shopping toutes les deux. Là, je suis sa maman chérie ! Je ne lui interdis pas de fréquenter des garçons, mais pour moi c'est trop tôt. Les études, c'est maintenant que ça se passe, alors que pour le garçon, même à 30 ans ou à 40 ans, c'est jamais trop tard ! »

**Douria Laoui, mère de Sarah, 13 ans.\***

« Thomas n'aime pas l'école, tout simplement. L'année dernière, c'était la dégringolade, il était vraiment mal dans sa peau et ne travaillait pas. On s'est rendu compte que ça ne servait à rien de le forcer, il y a des enfants qui ne sont pas faits pour les grandes études. Clairement, c'est pas son truc. Alors en septembre, on a décidé de le mettre en internat. Il fera un CAP et c'est très bien comme ça.

Parfois, il nous rentre dedans, il nous répond, mais sans être vraiment insolent. Je me dis que ce n'est pas une mauvaise chose. A un moment donné, il faut qu'il s'affirme et qu'il se démarque un peu de nous aussi. Depuis quelques mois, il fait très attention à son apparence, il a même commencé à nous parler de tatouage.

Personnellement, ce qui me fait le plus peur, c'est l'alcool. Il a déjà fait quelques soirées et quand je tombe sur des messages qui disent "tu ramèneras une bouteille", je trouve que c'est quand même un peu jeune pour boire. La dernière fois, il était chez un copain, il a bu et s'est senti très mal. Heureusement, il nous a tout de suite appelé. Je ne veux pas être trop mère poule, mais les limites ne sont pas faciles à trouver. On espère qu'il n'arrivera rien de grave, mais il faut aussi le laisser faire ses propres expériences. »

**Rachel Meyer, mère de Thomas, 15 ans.**

**Delphine Lahondé**



Delphine Lahondé / Cuej

\*Les noms et prénoms ont été modifiés.

# Semaine A, semaine B

*En cas de séparation des parents, la garde alternée peut apparaître comme un système égalitaire. Mais c'est aussi un mode de vie qui nécessite organisation et dialogue.*

**U**n vendredi sur deux, après l'école, Camille déménage. Séparés depuis 2010, ses parents ont en effet opté pour la résidence alternée, après une période de transition d'un an, durant laquelle c'était les parents qui occupaient tour à tour la résidence unique des enfants. « *Le folklore, ça ne me dérange pas* », sourit Laure, la mère de Camille, qui vit temporairement dans une grande colocation. Camille n'est pas un cas isolé. Le nombre de divorces et de séparations conjugales est élevé (plus de 120 000 divorces sont prononcés chaque année), les enfants ne grandissent plus au sein des couples qui les ont vus naître, ce qui induit une transformation des relations familiales. La résidence alternée représenterait 15 à 20% des situations. Médiatrice familiale à l'association L'Étage, Dorothee Hoefel ne voit pas la double domiciliation comme perturbante pour l'enfant. « *Même avec des parents qui vivent ensemble, il y a toujours une alternance, du temps passé avec différentes personnes, dans différents lieux : la nounou, l'école, les grands-parents...* », démontre-t-elle.

## L'adolescent sait s'adapter

Ce qui compte, selon la médiatrice, c'est que l'intérêt de l'enfant reste au centre des discussions et des échanges entre les parents. Il n'y a pas de règle quant au rythme, il faut savoir être souple et s'adapter à ses besoins. « *Un ado, si l'un des parents est en ville et l'autre à la campagne, il peut préférer rester en ville parce qu'il a tous ses potes ou, au contraire, vouloir rester au village où vit l'un des parents parce qu'il y a grandi et qu'il y a tout son réseau* », explique Dorothee Hoefel. « *Au final, ce sont souvent les parents qui ont le plus de mal. L'adolescent, lui, est une éponge, il s'adapte* », souligne Patrice Kiefer, psychologue. Il pourrait même tirer des bénéfices



Anthony Ducruet / Cuej

de cette situation : deux chambres et, potentiellement, plus d'affaires, une autonomie précoce ou encore ne pas se retrouver face au couple parental. La garde alternée apparaît en ce sens comme une possible solution face à la crise d'adolescence. La mère de Camille le confirme : « *Si elle se retrouvait confrontée à ses deux parents, à une seule autorité, c'est sûr, elle serait plus odieuse.* »

## « J'étais au fond du gouffre »

Pour que l'alternance se passe bien, selon Patrice Kiefer, il faut cependant que l'adolescent bénéficie d'un minimum de conditions matérielles d'un lieu à l'autre : « *Qu'il ne soit pas en camping quand il est chez l'un ou l'autre, qu'il soit reconnu matériellement, qu'il ait sa place.* »

Les parents d'Hannah, 14 ans, ont mis un point d'honneur à ce qu'elle ait une chambre à elle au sein de chaque foyer. Son expérience de la résidence alternée est récente. La

■ **Hannah a deux chambres, chez son père (à gauche) et chez sa mère (à droite). Mais le confort lui importe peu. Elle vit encore difficilement cette nouvelle vie partagée.**

séparation, soudaine et vécue très durement par Hannah, date de la Toussaint. « *J'étais au fond du gouffre, mes notes ont baissé alors que j'étais bonne élève, j'ai perdu confiance en moi, je n'avais plus le moral* », confie la collégienne de troisième. Ses parents ont fait le maximum pour que son quotidien n'en pâtisse pas : ils ont trouvé deux appartements presque voisins, veillent à passer des moments à trois et communiquent beaucoup. Mais pour la jeune fille : « *Il y a quand même quelque chose qui s'est brisé, c'est toute ma vie d'avant qui a été balayée. Cela va de mieux en mieux, même si ce n'est pas acquis.* »

Toute séparation reste traumatisante pour l'enfant, qui subit la situation. Même si la résidence alternée apparaît comme un moindre mal, la capacité d'adaptation que l'on attribue aux adolescents peut trouver des limites.

**Anthony Ducruet**

# 1/5

Un couple séparé sur cinq fait le choix de la double domiciliation, plus communément appelée « garde alternée ».



Joris Bolomey/Cuej

# Cannabis, décollage au collège

*Près d'un élève sur quatre a déjà expérimenté l'herbe ou ses dérivés à la fin du collège. Peu d'entre eux ont conscience des risques.*

**M**algré son allure imposante, le sous-brigadier Sébastien Jarach, du Centre de loisirs des jeunes (CLJ) de la Police nationale, peine à maintenir l'attention de la classe de 5<sup>e</sup> du collège Lamartine à Bischheim. La chaleur de la salle, couplée à deux heures d'intervention n'aide pas à la concentration. Face à ces pré-adolescents, l'objectif est de faire de la prévention sur les « conduites à risque ». Le policier intervient régulièrement dans l'établissement pour des opérations centrées sur le cannabis avec les 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup>. Mais à la question : « *Que faut-il pour s'amuser ?* », les 12-13 ans répondent en priorité « *alcool et chicha* ».

Tous ne sont pas au fait de ce qu'est réellement le cannabis. Peu font la distinction entre résine et herbe. « *C'est quoi un joint ?* », lance une fille du fond de la classe. Son voisin mime le geste d'en rouler un. Et quand le sous-brigadier évoque l'herbe, il croit bon de préciser : « *Je ne parle pas du gazon, ne fumez pas l'herbe du jardin, hein.* » Selon la dernière étude de l'Office français des drogues et toxicomanies, publiée en décembre 2015 sur

« *l'alcool, le tabac et le cannabis en 2014 durant les années collège* », c'est surtout à partir de 13 ans, en 4<sup>e</sup>, que se fait la découverte de cette herbe. À l'issue de la 3<sup>e</sup>, près d'un jeune sur quatre (23,9 %) a déjà fumé un joint. Il s'agit majoritairement de garçons. L'expérimentation est certes l'apanage de l'adolescence. Mais c'est en groupe, comme avec l'alcool ou le tabac, que se fait la transgression.

Roland Buttner, principal du collège Leclerc à Schiltigheim, tient à minimiser cette tendance. Il y aurait même, selon lui, une diminution de la consommation, liée à la baisse de l'âge moyen des collégiens : « *Comme il n'y a plus de politique de redoublement, surtout dans l'éducation prioritaire, on n'a plus de problème de ce type-là.* »

## Illégal mais banal

Contrairement à leurs aînés qui fument des joints aux abords des lycées, c'est loin du collège ou du domicile familial que les jeunes se retrouvent pour fumer. Les quais aux abords du centre commercial Rivétoile sont particulièrement appréciés. Le mercredi après-midi et le week-end, des odeurs de haschich émanent des groupes de jeunes. « Posé » avec ses camarades le long de la presqu'île André-Malraux, Sammy, 14 ans, la moustache naissante, reconnaît, sous les ricanements de la bande, « *fumer un joint une fois tous les quatre mois, maximum* ». Il confirme la tendance chez ses camarades : « *Au collège, ça fume de partout, les profs ne le remarquent même*

**■ Quand haschich rime avec police, la parole peine à se libérer chez les jeunes.**

## 1<sup>ère</sup>

La France occupe en Europe la première place pour sa consommation de cannabis, avec une des lois les plus répressives.

**23,9%**  
des 3<sup>e</sup> ont déjà fumé un joint.

pas. » Les jeunes ont bien conscience de l'illégalité du produit, mais le banalisent autant que la cigarette ou la chicha. Mais le cannabis n'est pas un marqueur social et concerne bien tous les milieux, précise Marie-Marguerite Ancel, thérapeute familiale à l'association Toujours Là : « *L'action sociale est une institution qui laisse les ados favorisés de côté alors que l'usage des drogues est aussi important chez ceux qui ne manquent pas d'argent de poche.* » La banalisation est d'autant plus forte que toute une culture imprègne les ados. Dans leurs oreilles les paroles d'un groupe de rap comme PNL (« *J'me défonce pour me rappeler - J'me défonce pour oublier* »), et des feuilles de cannabis sur les casquettes et chaussettes.

## Distinguer l'expérimentation de l'addiction

Les effets néfastes du cannabis sur le développement du cerveau des ados sont scientifiquement prouvés. Une prise de conscience que Clara Lévy, psychologue clinicienne spécialisée en addictologie chez Alt (Association de lutte contre la toxicomanie), essaye de distiller auprès des jeunes consommateurs. Pour elle, le problème ne vient pas du produit en soi, mais de son usage. Elle distingue l'expérimentation de l'addiction : « *C'est comme le portable. Si on devient nerveux quand on n'a plus de batterie, il faut se poser des questions.* » Absentéisme, baisse des résultats, journées et relations ponctuées par la prise régulière du produit sont les signaux à prendre en compte par l'entourage. Et le travail de la psychologue consiste aussi souvent à rassurer les parents qui craignent l'addiction dès le premier joint allumé.

**Joris Bolomey  
et Guillaume Reuge**

# La cantine n'est plus au menu

*Tous les midis, les collégiens du centre-ville se ruent sur les fast-food. La proximité avec leur établissement et le prix élevé de la cantine favorisent ces habitudes alimentaires.*

À midi, la place Saint-Étienne grouille de collégiens. Pour déjeuner, ils ont l'embarras du choix : burger, sandwich, wok, pizza... La plupart des élèves étudient dans les cinq collèges – la Doctrine chrétienne, la Providence, Saint-Étienne, le Gymnase Jean-Sturm, Foch - à proximité de la place. « *J'adore manger au McDo. C'est pas cher et on a une boisson et un dessert pour le même prix qu'un plat ailleurs* », explique Célia, en 3<sup>e</sup> à la Doctrine chrétienne.

## « Le mardi, c'est cheat meal »

Pour les enseignes de restauration, c'est un enjeu commercial. Plus de 73% des élèves sont externes dans l'Eurométropole, contre environ 50% dans le Bas-Rhin. Ils peuvent manger pour 3 à 10 euros dans les fast-foods, quand les cantines des établissements privés ont un ticket repas à 7 euros en moyenne. « *Aujourd'hui, c'est wok (riz, poulet, légumes, sauce). Je n'ai payé que 5,40 euros et c'est meilleur* », assure Clément, élève de 3<sup>e</sup> au collège épiscopal Saint-Étienne.



Fanny Guiné/Cuej

La tentation de la malbouffe est aussi forte. « *À l'adolescence, l'appétit grandit. C'est normal d'avoir envie de manger gras, mais les sandwiches achetés ne seront jamais équilibrés, ils manquent de protéines* », selon la nutritionniste Véronique Nouvier. On devine aussi une volonté d'indépendance. Ce sont presque uniquement des élèves de 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> qui sont devant les restaurants. Louise, élève à la Doctrine chrétienne, mange une fois par semaine dans un fast-food. « *Le mardi, c'est cheat meal\*, on s'autorise tout. Et nos parents nous laissent faire car on est plus grandes.* »

Chez les 6<sup>e</sup> et les 5<sup>e</sup>, la mode, ce sont les sucreries. Les plus jeunes raffolent des sucettes, boules de sucre et sodas. Thibault, en 6<sup>e</sup> au collège Foch, en

■ *Des élèves de 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> se retrouvent place Saint-Etienne pour déguster une pizza, plus à leur goût qu'un plat de la cantine.*

achète avec ses copains après le repas. « *Ça coûte que 30 centimes. Ce n'est pas bon pour la santé mais c'est notre goûter.* » Sa mère s'est rendu compte que son alimentation a changé avec l'âge : « *Il ne veut manger que du sucre, des pâtes, des burgers... L'effet de groupe joue, mais il a aussi plus faim qu'avant. Le soir, les fruits et légumes sont toujours dans les assiettes.* »

## Sucreries et nouilles déshydratées

Au centre socioculturel du Fossé-des-Treize, qui accueille les adolescents du centre-ville, on s'inquiète des modes alimentaires qui font fureur. « *Ils mangent des pâtes Yum Yum crues, ces nouilles chinoises déshydratées. On les sensibilise sur la malbouffe, mais à cet âge-là c'est difficile de capter leur attention* », estime Abdelkader Bouabdellah, responsable du secteur jeunesse. Pour Véronique Nouvier, ces pâtes sont très mauvaises pour la santé. « *Ce sont des aliments indigestes, bourrés d'exhausteurs de goût, très pauvres en nutriments* », analyse-t-elle. À l'adolescence, pour l'alimentation comme pour le reste, « *tout est une question de quantité et de fréquence.* »

**Fanny Guiné**

\**Cheat meal : manger ce que l'on veut le temps d'une repas ou d'une journée pour se faire plaisir.*

## Foch, la galère du midi

C'est le sujet sensible depuis des années : il n'y a pas de cantine pour les 400 élèves du collège Foch. « *Mais à 12 ans, j'estime qu'on mange à la cantine. On ne traîne pas dans les rues* », s'emporte Valérie Bisson, mère de Thibault, élève de 6<sup>e</sup>. Le collège a passé un contrat avec le centre socioculturel du Fossé-des-Treize, situé à cinq minutes à pied. Seuls 120 élèves peuvent être accueillis. « *On ne peut pas casser les murs pour en recevoir davantage et le conseil départemental ne nous donne aucune aide* », souligne Sandra Both, responsable d'accueil. Une dizaine d'élèves se retrouvent aussi à l'auberge de jeunesse Le Ciarus pour une formule repas à 8,90 euros. Mais à ce prix, la plupart n'ont pas d'autre choix que de rentrer chez eux ou de manger en ville des repas moins équilibrés. Le principal de l'établissement Foch assure que des solutions sont recherchées : « *Une demande a été faite au Département. Mais construire un réfectoire a un coût.* »

**73%**  
des élèves sont  
externes dans  
l'Eurométropole.



Photos Grégoire Alcalay/Cuej

# Sports-études : tenir la distance

*Ces collégiens pratiquent le football, le judo ou le basket toute la semaine. Les sections sportives scolaires et les pôles de haut niveau leur demandent un investissement personnel élevé.*

**E**va, Ylies et Karl s'entraînent entre 10 et 20 heures par semaine. Ylies est inscrit en 4<sup>e</sup> en section sportive football au collège Jean-Monnet à Neudorf. Même établissement et même section pour Eva, 15 ans, en classe de 3<sup>e</sup>. À 14 ans, Karl fait, lui, partie du pôle espoir de haut niveau de judo. Il est scolarisé en 4<sup>e</sup> au collège Louis-Pasteur, au Heyritz. Pour concilier cette pratique sportive renforcée avec leurs études, tous bénéficient d'un emploi du temps aménagé.

## Objectif : haut niveau

Les sections sportives sont gérées par le ministère de l'Éducation nationale et mises en place directement par les collèges. Elles permettent d'accéder à des compétitions de niveau départemental, voire régional. Les pôles espoirs relèvent du ministère des Sports. L'objectif est d'évoluer vers le sport de haut niveau. Dans les deux cas, la règle d'or est la même : pas de bons résultats scolaires, pas de sport. « Les élèves sont recrutés à part égale sur leurs résultats scolaires et leurs performances sportives », précise Véronique Rosay, proviseur du collège Jean-Monnet, fière d'accueillir 111 élèves sportifs, soit un tiers des collégiens.

« Le foot, c'est ce qui me donne la motivation pour avoir de meilleurs résultats », explique Ylies. « Quand on est fatigué, c'est plus dur de se concentrer. Donc je m'organise pour travailler en avance et juste revoir les leçons le soir. » Une attitude qui rassure ses parents, pas très « chauds »

au départ de voir leur fils rentrer en section football à Jean-Monnet. Au final, « c'est excellent, cette section. Il suit sa passion et nous, on a les études. Ça arrange tout le monde », se réjouit Mohamed Zitouni, son père, venu observer son fils au bord du terrain.

Deux figures du sport strasbourgeois, Thierry Brand, pour les garçons, et Stéphanie Trognon, pour les filles, sont en charge des sections football. Au début de l'année, ils négocient les emplois du temps avec l'établissement. Les entraînements ont lieu assez tôt dans la journée pour que les élèves aient le temps d'étudier en fin de journée.

Pour Eva, le mardi, c'est cours jusqu'à midi, football de 13 à 15 heures, puis retour au collège jusqu'à 17 heures. Le soir elle travaille généralement pendant une heure et demie. « Je suis beaucoup plus sérieuse dans les études avec la section parce que l'un va avec l'autre », avoue-t-elle.

Tout au long de l'année, Thierry Brand et Stéphanie Trognon assurent aussi le suivi scolaire et assistent aux conseils de classes. En lien avec l'établissement, ils prennent les décisions nécessaires en cas de difficulté.

## 20 heures d'entraînements par semaine

Pour les sportifs des pôles espoirs, c'est le Centre de ressources, d'expertise et de performance sportive de Strasbourg (Creps) qui s'occupe de la majeure partie de l'organisation. Les emplois du temps sont aménagés

■ **Judo, football ou basket, le sport-étude demande une rigueur importante pour gérer un quotidien divisé entre les entraînements et les cours au collège.**

avec les collègues, une personne est en charge du suivi scolaire et des cours de soutien peuvent être mis en place au Creps.

Pour Pascal Lacombe, chef du département du sport de haut niveau, « c'est un travail fastidieux mais qui est très satisfaisant car, au final, les collègues sont motivés pour proposer le double-projet sport et études » aux élèves des pôles espoirs. Karl est passé de trois à neuf entraînements hebdomadaires. Soit 20 heures de judo par semaine. « Ici, il faut être plus organisé mais on s'habitue », selon lui. « Ils mettent généralement un an à s'adapter au rythme du pôle. Ce sont des jeunes qui travaillent bien des deux côtés, donc il n'y a pas de problème », ajoute Alexandre Lhomme, entraîneur et responsable du pôle espoir de judo, qui compte huit collégiens.

Karl voit un avantage bien particulier à pratiquer son sport favori toute la semaine : « Plus jeune, j'étais hyperactif. Quand j'ai commencé le judo, ça m'a aidé à me canaliser et maintenant je me concentre plus facilement sur les cours. »

## Une mixité sociale plus forte

Si ces filières sportives semblent destinées aux bons élèves, elles offrent aussi une opportunité aux autres. « On donne leur chance à ceux qui ont des résultats moyens. Je pense que certains décrocheraient scolairement s'ils n'étaient pas en section sportive. Et puis, ça apporte de la mixité sociale au collège », conclut Véronique Rosay.

**3200**

collégiens et lycéens sont inscrits en section sportive dans l'académie de Strasbourg, en 2015.

**12**

pôles espoirs et cinq pôles France existent à Strasbourg.



# J'peux pas, j'ai hockey sub'

Clara, Romain, Yann et Martin ont choisi de pratiquer des sports peu connus, voire bizarres : le cheerleading, le cycle-ball et le hockey subaquatique.

C'est en regardant par hasard une vidéo que Clara Bertrand s'est intéressée l'été dernier au cheerleading, un mélange de gymnastique, de danse et d'acrobatie. Elle en avait assez de la danse modern jazz. À la rentrée 2015, elle s'est inscrite au club du Minotaure à Strasbourg. À peine deux mois plus tard, elle est tombée alors qu'elle faisait un porté. Verdict du médecin : rupture du ligament croisé, et plusieurs mois d'arrêt. « Mes parents auraient préféré que j'arrête après ma blessure mais ils ont vu que j'aimais vraiment ça », raconte Clara. Elle continue d'aller à un des deux entraînements hebdomadaires au gymnase Louvois. Elle y a désormais des amies, toutes plus âgées, et tient à venir « pour les voir ». Alexandra, la coach, lui confie son téléphone pour que la collégienne filme les figures, afin de s'en servir comme support de travail.

## Une histoire de famille

Inventé en Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle, le cycle-ball est un sport exigeant qui nécessite un long apprentissage. Il faut être capable de rester en équilibre, de manipuler la balle avec la roue du vélo, de faire marche arrière... Mais pour les Doell, c'est d'abord une histoire de famille.

Romain, 12 ans, est la cinquième génération à pratiquer ce sport proche du football à vélo, qui se joue à deux contre deux. Son père l'entraîne depuis deux ans avec sa sœur Lisa, élève en seconde. Trois autres jeunes suivent ce cours dans la salle Saint-Florent à Cronenbourg. Parmi eux, Yann Holtzmann a également été encouragé par son père à faire du cycle-ball qu'il a lui-même longtemps pratiqué avec passion. En revanche, il

n'a pas réussi à motiver d'autres copains : « Ils ont essayé mais n'ont pas voulu continuer. » S'ils apprécient ce sport, les trois amis reconnaissent la difficulté de sa pratique et font, par ailleurs, du tennis et du basket.

## Avec des tubas

Martin Champert, en 6<sup>e</sup>, connaît les règles du hockey subaquatique par cœur. Il le pratique depuis septembre mais cela fait des années qu'il va voir son père Etienne jouer. Il n'attendait que d'être vraiment à l'aise dans l'eau. C'est d'ailleurs avec l'équipe de son père qu'il s'entraîne le plus souvent car il n'existe pas d'équipe de jeunes à Strasbourg. Il a participé au championnat de France avec l'équipe de benjamins de Mulhouse début mai. Ils ont terminé 9<sup>e</sup> sur 12 parce qu'ils « ne s'étaient pas suffisamment entraînés tous ensemble », selon Martin. Myope, il se dit limité dans les sports qu'il peut pratiquer : « Au judo, je devais enlever mes lunettes alors je ne voyais plus rien. » Avec un masque adapté à sa vue, le hockey subaquatique lui convient à merveille. Il est arrière droit sur le terrain et tient une vingtaine de secondes en apnée. Ses amis trouvent son sport « bizarre » et ça le fait rire. Ce hockey se joue à six contre six avec des tubas. « Il faut se connaître, le contact avec ses coéquipiers est vraiment important. Quand on est dans le fond du bassin et que l'on manque d'air, on regarde vers le haut et un joueur vient nous remplacer », explique Martin. Les matchs durent neuf ou dix minutes. L'équipe de hockey subaquatique de l'ACAL (Aquatic Club d'Alsace et de Lorraine) aimerait une relève. Martin est sur la bonne voie.

Le meilleur exemple est sans doute celui d'Amine. Scolarisé au collège Jacques-Twinger (Poteries) l'an dernier, il a rejoint la section football de Jean-Monnet sur l'insistance de Thierry Brand : « Il peine à avoir entre 10 et 11 de moyenne mais s'il était resté là-bas, il aurait eu 5 ou 6 avec les mauvaises fréquentations qu'il avait. »

Grégoire Alcalay

■ Du hockey sous l'eau, de la danse mélangée à de l'acrobatie et du foot à vélo, ces jeunes Alsaciens ont choisi des activités originales et très physiques.

Photos Chloé Duval/Cuej

Chloé Duval

# Les filles à contre-flow

*Les filles investissent la scène hip hop strasbourgeoise et veulent confirmer leur place dans un milieu encore largement dominé par les garçons.*

Elle a 15 ans, vit entre les quartiers du Port-du-Rhin et de Koenigshoffen, séparation de ses parents oblige. Amina, de son nom de scène Yung Mina, a commencé à chanter à l'âge de 12 ans. Elle a rappé pour la première fois dans les locaux du centre socioculturel du Port-du-Rhin. C'est avec les bénévoles de Drugstore recordz, une association qui assiste les jeunes rappeurs, qu'elle a écrit son premier texte, « sur le thème de la solidarité ». Elle a ensuite continué en participant à des scènes ouvertes à la Maison des ados. De ses influences, elle cite pêle-mêle Diam's, Missy Elliot, la fameuse rappeuse américaine, ou encore M.I.A., une rappeuse anglaise engagée. « J'aimerais que mes textes renvoient une image plus positive de la femme », assure-t-elle.

« Je déteste les clips avec les filles à poil, le côté macho me saoule. » Pour Yung Mina, les poncifs sexistes sont parfois pesants. Quand elle a commencé la musique, les amis de son quartier lui demandaient pourquoi « elle ne faisait pas du Nicki Minaj », une star du hip hop qui écoule des millions de disques auprès des jeunes mais qui est surtout connue pour ses clips

provocateurs, ayant rendu ses fesses légendaires. Elle n'a pas envie de ça pour faire du rap et « s'assumer en tant que femme ».

Leïla, 15 ans aussi, pratique, elle, la danse hip hop toutes les semaines à l'Esplanade et fait partie d'une équipe féminine, le Fearless Crew. « Mes parents m'ont poussé vers la danse classique alors que mon frère, ils lui ont directement proposé de faire du hip hop », raconte Leïla. Elle a donc commencé par la danse de ballet et le modern jazz avant de se mettre au hip hop. Elle ne se voit pas forcément vivre de sa passion mais s'y consacre à fond pour le moment. Le 4 juin à l'Elsau, elle doit présenter au public le spectacle qu'elle a elle-même chorégraphié avec les quatre autres filles de son crew.

## Cantonnées à la danse

A l'image de Leïla, les jeunes filles arrivent de plus en plus à imposer leur style et leurs références dans le milieu hip hop. Il y a une trentaine d'années, la pratique était trustée par les garçons qui dansaient dans les halls d'immeubles ou dans la rue. Quand la culture hip hop s'est institutionnalisée au sein des centres socioculturels

dans les années 1980, la discipline s'est ouverte aux filles, aujourd'hui majoritaires dans les cours de danse. Ceci étant, celles-ci restent encore très fréquemment cantonnées à la danse chorégraphiée.

Les jeunes filles ont du mal à participer aux battles, ces concours où deux groupes de danseurs s'affrontent. Mélanie Simon, la trentaine, est la professeure de danse de Leïla. Adolescente, elle était confrontée aux mêmes problèmes. « C'est la période où tu te construis, c'est compliqué d'intégrer ces groupes de mecs, commente-t-elle. Les garçons sont très attirés par le breakdance et la performance physique. Les filles, elles, se dirigent plus vers la danse debout. » Même si les jeunes filles arrivent de plus en plus à imposer leur style et leurs références, une division sexuelle du hip hop perdure.

## Des textes souvent misogynes

Au centre socioculturel du Neuhof, les animateurs de l'espace dédié aux 9-14 ans proposent également des ateliers de danse urbaine. Là aussi, ce sont surtout des filles. Le rap, « elles ont toutes ça dans les écouteurs ici », affirme Camille Michel, la responsable de l'équipe d'animateurs. En revanche, elles prêtent moins attention que Yung Mina aux paroles sexistes de leurs chanteurs préférés. Les passages machistes ne les font pas tiquer. Sonia, casquette New York sur la tête et grandes boucles d'oreilles créoles, est fan de Jul. Ce rappeur à la mode reprend les thèmes classiques du genre: conquêtes féminines, deal, groupes de garçons en bas des blocs. Le tout sur des rythmes électro-dansants. « Te déshabille pas j'veis t'violer », chante-t-il dans son morceau « Sort le cross volé ». « C'est pour s'ambiancer qu'on écoute ça », disent-elles. Pour Camille Michel, c'est bien le côté dansant de ce rap nouvelle génération qui attire les plus jeunes.

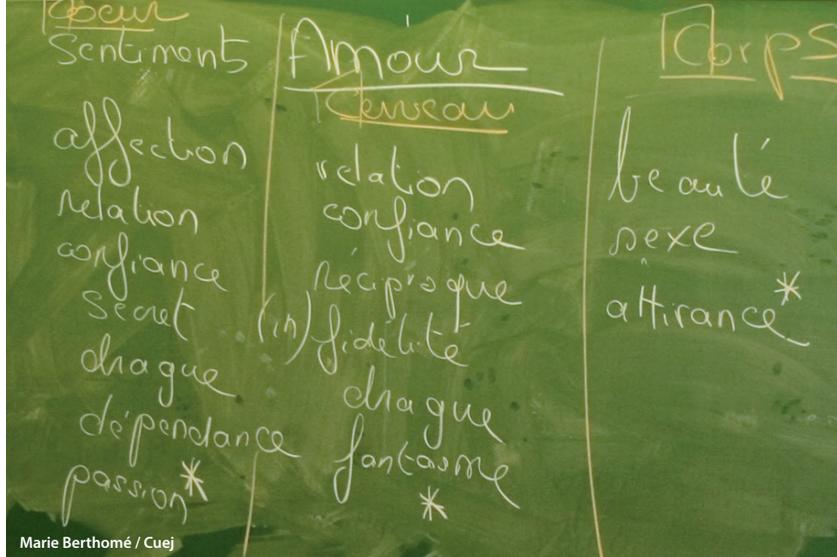
**Benoît Collet**



Benoît Collet / Cuej

# « La pilule, c'est le lendemain »

Orlane, Jennifer, Raphaël et Enzo\*, 13 ou 14 ans, sont en 3<sup>e</sup> au collège privé Notre-Dame-de-Sion. Conversation, après une intervention de l'association Sésame sur la vie affective et sexuelle.



Marie Berthomé / Cuej

## La sexualité, c'est quoi ?

Raphaël : Tout ce qui touche à l'amour, le sentiment...

Jennifer : Oui c'est une bonne définition !

Orlane : Après, il n'y a pas non plus que les sentiments.

Raphaël : Évidemment, l'amour, dans tous les sens du terme. Devant, derrière... dans tous les sens du mot ! (rires puis sérieux) Lors de l'intervention, j'ai bien aimé le brainstorming sur le mot « amour », avec l'histoire du classement des trois C (corps, cœur, cerveau).

« Ce que l'on essaie de faire dans nos interventions, c'est de replacer la question de la sexualité dans le rapport à l'autre, la relation amoureuse. Le but n'est pas de donner un cours de biologie. »

Emmanuel Laguerre, association Sésame

## Quels sont les moyens de vous informer en matière d'éducation sexuelle ?

Enzo : Le cours de SVT.

Jennifer : L'explication des parents... enfin, on va appeler ça « la discussion ».

Raphaël : La SVT, ça ne parle que de physique. C'est intéressant d'avoir le côté scientifique, mais ça ne suffit pas.

Enzo : Ça suffit largement !

« Ce que disent les textes de loi, c'est qu'il doit y avoir trois interventions sur l'éducation sexuelle par an. En réalité, il s'agit bien souvent d'une heure de prévention en 4<sup>e</sup> et en 3<sup>e</sup>. »

Sophie Wilpert-Kaiser, Planning familial de Strasbourg

## Et internet ?

Tous : Non !

Orlane : On n'est jamais sûr, en fait, sur internet. On va plus aller voir des personnes qui s'y connaissent. Peut-être pas les parents.

Jennifer : Oui, parce que si on tape sur internet ce genre de questions, on va tomber sur des trucs bizarres.

Raphaël : Il y a des choses dont on parle en rigolant, on a de gros clichés. Par exemple la sodomie, on sait que ce n'est pas censé exister, on en parle en rigolant, alors qu'en prenant du recul, ce n'est pas du tout drôle.

« Aujourd'hui, les jeunes adolescents sont peut-être surinformés, mais s'ils le sont, c'est bien souvent mal. Le problème actuel, c'est l'accès à internet pour répondre à leurs questions sur le sexe. Le risque, c'est aussi la pornographie

et de penser qu'un rapport sexuel, c'est ce qu'ils ont vu à l'écran, dans une vidéo Youtube ».

Adrien Gaudineau, gynécologue et intervenant auprès d'Info Ados

## Qu'est-ce qu'on aborde en cours de SVT ?

Orlane : L'homosexualité, on n'en a pas parlé du tout, on l'a peut-être survolé au moment de parler du sida.

Raphaël : La fécondation in vitro, on l'a vu en trois secondes et demi.

Enzo : L'avortement, ça sera dans le chapitre suivant.

Orlane : Mais l'avortement, c'est interdit ou pas ? Parce que je sais pas...

Enzo : Non ce n'est pas interdit.

Orlane : Parce que c'est vrai que si un parent sait que son enfant pourrait avoir un handicap important, on peut se poser la question.

Enzo : D'un point de vue religieux, ce n'est pas possible d'avorter d'un enfant.

« Une fois par an peut-être, on a un coming-out en classe ou quelque chose qui s'y assimile, même au collège, mais ça reste rare. Ça vient plus facilement dans les questions écrites : « Je me pose des questions », « J'ai l'impression d'être homosexuel mais comment on peut savoir ? ».

Elena Suzat, déléguée régionale de SOS Homophobie

## Vous connaissez les moyens de contraception ?

Raphaël : Alors, le patch, l'anneau, la pilule... Comment ça fonctionne ? Avec les hormones, ça les régule...

Jennifer : La pilule, c'est le lendemain.

Orlane : Non ça c'est la pilule du lendemain ! Mais sinon il y a la pilule que tu prends tout le temps toujours à la même heure, je crois que c'est 40 jours avant ?

Raphaël : Il y a le préservatif masculin aussi...

Orlane : Il y a l'anneau bizarre aussi.

Jennifer : Pour les garçons, il n'y a pas trente-six trucs. Le prof ne nous a pas montré de préservatif. Non, on n'en a jamais vu... Euh si !

Raphaël : Quand ?

Jennifer : À l'anniversaire... (rires)

Raphaël : Ah oui ! À un anniversaire, il y a un mois, une nana a offert à un ami des capotes mais c'était pour rigoler.

« Les ados se renseignent d'abord auprès de leurs pairs. Les jeunes filles qui viennent nous voir au CMCO nous demandent souvent la même pilule que leurs copines. »

Adrien Gaudineau, gynécologue et intervenant auprès d'Info Ados  
Marie Berthomé et Juliette Buech

\*Les prénoms ont été modifiés.



# Dessine-moi un complexe

Acné, appareil dentaire, voix qui mue... Les jeunes élèves du cours de dessin de Francine Mellier, à Lingolsheim, s'expriment à grands coups de crayons.

